

# IVAN DE RUSSIE,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. CHARLES LAFONT,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de  
l'Odéon, le 31 décembre 1841.

---

A M. DE PONGERVILLE,  
de l'Académie Française.



**BRUXELLES,**

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR,  
RUE DES PIERRES 46;  
GAMBIER, au Théâtre; V<sup>e</sup> NEIRINCKX, Grand'Place,  
et chez les principaux Libraires du Royaume.

—  
1842



## PERSONNAGES.

IVAN, empereur détrôné.

LE FELD-MARÉCHAL COMTE MUNICH. M. SAINT-LÉON.

LE GOUVERNEUR DE LA PRISON DE  
SCHLUSSELBOURG.

CONSTANTIN, gardien du Prince.

MIROWITZ, gardien du Prince.

NAIM.

OFFICIERS, GARDES.

## ACTEURS.

M. MUNIÉ.

M. SAINT-LÉON.

M. VALMORE.

M. BIGNON.

M. ACHILLE.

Mlle DUBOIS.

# IVAN DE RUSSIE,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

## ACTE I<sup>er</sup>.

Dans la forteresse de Schlüsselbourg, sur le lac Ladoga.  
Une grande salle. Au fond, la porte d'entrée. Des portes latérales. Dans un angle, une fenêtre et un balcon.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

CONSTANTIN, *en scène, absorbé*; LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR, *entrant*.

Que fait ton prisonnier?

CONSTANTIN.

Il repose.

LE GOUVERNEUR.

A merveille.

Et toi, que fais-tu là?

CONSTANTIN.

J'attends qu'il se réveille.

LE GOUVERNEUR.

N'as-tu rien entendu cette nuit dans la tour?

CONSTANTIN.

Ce que vous entendez vous-même nuit et jour :  
Le bruit des flots du lac battu par la tourmente,  
Et le vent qui gémit sur la grève écumante.

LE GOUVERNEUR.

Rien de plus?

CONSTANTIN.

Rien de plus.

LE GOUVERNEUR.

Mes gens m'ont assuré  
Que sur la plate-forme ils avaient rencontré  
Un homme, un pauvre fou, que quelque songe horrible  
Entraînait sur les pas d'un démon invisible.  
Cet étrange rêveur qui courait dans la nuit...

CONSTANTIN.

C'était moi, gouverneur; vous êtes bien instruit.

LE GOUVERNEUR.

Mon cher, tu dois rester auprès de cette porte,  
 Ou chez le prince Ivan ; veille ou dors, peu m'importe ;  
 Mais je ne puis souffrir que loin de sa prison...

CONSTANTIN.

Que voulez-vous ? le jour j'ai toute ma raison,  
 Et le geôlier du prince est digne de son titre ;  
 Mais dès que la nuit vient, je perds mon libre arbitre !  
 Si je n'étais pas seul !... mais je ne sais pourquoi,  
 Personne ici ne veut rester auprès de moi.  
 On me laisse, et bientôt la solitude et l'ombre  
 Remplissent mon cerveau de visions sans nombre.  
 Et tenez, dussiez-vous rire de ma terreur,  
 Je l'ai revu...

LE GOUVERNEUR.

Qui donc ?

CONSTANTIN.

Pierre trois, l'empereur !

Il agitait dans l'air, par un geste rapide,  
 L'écharpe... vous savez... l'écharpe régicide !...  
 Elle se déployait, et devint dans ses mains  
 Un linceul assez grand pour ses huit assassins !  
 J'ai fui, mais vainement ; et quand dans les ténèbres  
 Vos gens m'ont rencontré, poussant des cris funèbres,  
 Le spectre impérial, visible pour moi seul,  
 Me menaçait encor des plis de son linceul.

LE GOUVERNEUR.

J'admire qu'un soldat connu par sa vaillance,  
 Fait noble au champ d'honneur, et libre de naissance,  
 Me puisse réciter de cet air triomphant  
 Des contes de nourrice à bercer un enfant !

CONSTANTIN.

N'en parlons plus.

LE GOUVERNEUR.

C'est bien ; mais mon inquiétude,  
 C'est que si le gardien prend ainsi l'habitude

De s'échapper la nuit, je crains que de la tour  
Notre jeune captif ne s'échappe à son tour!

CONSTANTIN.

Il peut y parvenir; oui, ma faiblesse extrême,  
Dangereuse pour moi, l'est bien plus pour vous-même;  
J'ai tout fait pour la vaincre, et n'ai point réussi.  
Gouverneur, obtenez que je sorte d'ici!  
Geôlier du prince Ivan, je suis, par ma folie,  
Plus captif que le prince à qui mon sort me lie!  
Geôlier! titre maudit! pourquoi l'ai-je accepté?  
Privé d'air, de repos, d'amis, de liberté,  
J'attends encor l'effet de ces promesses vaines  
Qui n'auront abouti qu'à me donner des chaînes!  
J'ai trop souffert; je veux quitter cette prison  
Où ma santé s'altère, où périt ma raison!  
C'est perdre, je le sais, le fruit de mes services;  
C'est me déshonorer aux yeux de mes complices;  
Mais leurs biens, leurs honneurs ne tentent plus mes  
La liberté: voilà le seul bien que je veux! (vœux;  
Qu'on ne me craigne pas: au fond de cet empire  
Il est un humble asile où ma mère respire;  
Peut-être dans ses bras ouverts à mon ennui  
Retrouverai-je un peu du repos qui m'a fui!  
Elle ignore mon crime, et triste en mon absence,  
Elle bénit toujours l'heure de ma naissance;  
Heureux si je pouvais sur son sein vénéré  
Mourir le même jour où je la reverrai!

LE GOUVERNEUR.

Calme-toi. Je prends part au chagrin qui te presse;  
Surmonte cependant cette lâche faiblesse.  
Je ne suis pas ici, tu le présumes bien,  
Plus content de mon sort que tu ne l'es du tien!  
Nos ennuis sont pareils; la cause en est la même.  
Mais quand l'impératrice eut ceint le diadème:  
« Comte, c'est à vous seul que je veux me fier;  
« Du sang de Romanof il reste un héritier,

« Me dit-elle ; et depuis la dernière tempête,  
 « Son parti se recrute et relève la tête.  
 « Le peuple aime son nom ; je livre à votre foi  
 « La garde d'un rival si dangereux pour moi.  
 « Quand tout sera calmé, ma main reconnaissante  
 « Vous récompensera par delà votre attente. »

Deux ans se sont passés. J'espérais chaque jour  
 Qu'un ordre impérial me rendrait à la cour.  
 Mais Orlof m'y redoute, et c'est lui qui ruine  
 Toute mon influence auprès de la czarine.  
 Cette guerre couverte à la fin m'a lassé ;  
 Je viens d'écrire, amis ; j'ai parlé du passé ;  
 J'ai rappelé mes droits, les tiens, et tout m'annonce  
 Que ma lettre obtiendra bonne et prompte réponse.  
 Si ce pouvoir d'hier pour nous seuls est ingrat,  
 Qu'il craignetout ! Le chef d'une prison d'état,  
 Où l'on retient captif un prince qui conspire,  
 Peut devenir un jour l'arbitre de l'empire !  
 Qu'on ne me brave pas...

CONSTANTIN.

Mais comprenez donc bien  
 Que rang, titres, honneurs, rien, je ne veux plus rien !  
 Si j'ai pris part au crime, est-ce dans l'espérance  
 D'être récompensé ? Je cherchais la vengeance,  
 Rien de plus. Vous savez quel outrage maudit  
 M'avait... Je suis vengé, c'est assez, tout est dit.  
 Je ne recevrai rien des mains de Catherine.  
 Ses ordres, ses rubans brûleraient ma poitrine,  
 Et l'or taché de sang porte toujours malheur !  
 Ne me parlez donc pas d'un avenir meilleur ;  
 Un seul espoir me reste, un seul bien peut me plaire ;  
 Je veux aller mourir près de ma vieille mère.  
 Oh ! si je le pouvais, j'irais à Pétersbourg,  
 Chercher l'impératrice au milieu de sa cour...  
 Là...

LE GOUVERNEUR.

Par bonheur pour toi, l'amitié qui nous lie

Me défend de souffrir ce beau trait de folie.  
 Je suis le gouverneur, et tu reconnatras  
 Qu'on ne sort pas d'ici quand je ne le veux pas !  
 Voyons, parlons raison. Tu m'as dit que ta mère  
 Vivait sur une part de ta solde ordinaire ;  
 Si tu quitte ainsi ton drapeau, mais parbleu !  
 Tu n'auras plus de solde. Attends donc, et dans peu  
 On trouvera pour toi, mon lion indocile,  
 Quelque poste lointain où tu vivras tranquille.  
 L'Ukraine est ton pays ? c'est là qu'on t'enverra !  
 Et ta mère avec joie au moins te reverra !  
 De ce que je te dis ma parole est le gage.  
 Relève donc ta tête, éclaircis ce nuage ;  
 Ton service était rude, et j'en dois convenir.  
 Mais tu seras, mon cher, plus libre à l'avenir.

CONSTANTIN.

Comment ?

LE GOUVERNEUR.

Sur mon avis, le bureau de la guerre  
 T'accorde un suppléant, un compagnon, un frère.

CONSTANTIN.

Un frère !

LE GOUVERNEUR.

Sois heureux. Tu t'es plaint si souvent  
 De rester toujours seul auprès du prince Ivan.

CONSTANTIN.

Et quel est l'insensé sans amis chez les hommes,  
 Qui vient de son plein gré dans l'enfer où nous som-

LE GOUVERNEUR. (mes ?

Un jeune homme qui veut se mettre bien en cour ;  
 Il doit aujourd'hui même arriver dans la tour.

CONSTANTIN.

Malheureux ! où vient-il engloutir sa jeunesse !  
 Dites-moi, croyez-vous ?...

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ?

CONSTANTIN.

Qu'il me connaisse?

LE GOUVERNEUR.

Qu'importe?

CONSTANTIN.

O ciel! qu'importe? Enfin, je partirai,  
 Vous me l'avez promis!

LE GOUVERNEUR.

J'ai promis, je tiendrai.

## SCENE II.

CONSTANTIN, LE GOUVERNEUR, MIROWITZ,

*introduit par un officier de la garnison.*MIROWITZ *donnant une lettre au Gouverneur.*

POUR vous, comte.

LE GOUVERNEUR, *à Constantin, après avoir lu.*

Parbleu, c'est notre personnage.

On vous confie un poste un peu lourd pour votre âge,

Jeune homme; mais enfin, vous l'avez obtenu;

Au fort de Schlussembourg soyez le bien-venu.

Wasili Mirowitz, c'est ainsi qu'on vous nomme?

MIROWITZ.

Oui, comte.

CONSTANTIN, *à lui-même.*

Mirowitz!

LE GOUVERNEUR.

Je souhaite qu'en somme

Vous soyez satisfait de ce triste séjour;

Quoique la liberté, le plein air, le grand jour,

Toutes choses qu'ici nous ne connaissons guère,

Soient les biens que votre âge avec raison préfère.

MIROWITZ.

J'y renonce à regret. Mais que puis-je! un soldat

Doit sa vie à ses chefs, à son prince, à l'état.

Sa gloire est d'obéir, son devoir de se taire.

D'ailleurs, de ses sujets Catherine est la mère;



Et cet emploi si triste aura comblé mes vœux,  
Si je puis la servir ainsi que je le veux !  
Dieu, qui lit dans mon cœur, sait que je suis fidèle.

LE GOUVERNEUR.

Mirowitz, puisqu'on peut compter sur votre zèle,  
Vous n'aurez nul scrupule à prêter le serment  
Que la czarine impose à notre dévouement ?

MIROWITZ.

Quel serment ?

LE GOUVERNEUR.

Un parti qui dans l'ombre conspire  
Veut rendre au prince Ivan la liberté, l'empire.

MIROWITZ.

Chimérique projet !

LE GOUVERNEUR.

Oui, vous avez raison.

Mais enfin, si par force ou bien par trahison,  
Il arrivait qu'un jour une troupe rebelle,  
Victorieuse, entrât dans cette citadelle ;  
Gardien du prince Ivan, lorsque les conjurés  
Viendraient vous demander leur empereur, jurez  
Qu'étouffant au berceau des révoltes funestes,  
Vous ne répondriez qu'en leur montrant ses restes.

MIROWITZ.

Je connais mon devoir, et je le remplirais.  
Mais la révolte ici peut-elle entrer jamais ?  
Vous savez comme il faut accueillir de tels hôtes.  
Vos canons sont chargés, vos murailles sont hautes.  
Quels insensés viendraient s'exposer à vos coups ?

LE GOUVERNEUR.

Prêtez-vous le serment qu'on exige de vous ?

MIROWITZ.

Je le prête, et croyez...

LE GOUVERNEUR.

Il suffit.

A Constantia.

Capitaine ,

Voilà dorénavant ton compagnon de peine.  
Messieurs, soyez amis. Dès qu'il appellera,  
A notre prisonnier on vous présentera.  
Et maintenant, mon cher, avez-vous quelque chose  
A demander ? Alors, expliquez-vous.

MIROWITZ.

Je l'ose.

De toute ma famille il me reste une sœur  
Dont j'étais ici-bas l'unique défenseur.  
Loin l'un de l'autre, hélas ! notre sort nous entraîne.  
Elle part, elle va retourner en Ukraine.  
Je ne demande pas à sortir de ces lieux ;  
Mais n'y pourrai-je au moins recevoir ses adieux ?

LE GOUVERNEUR.

Si fait. Puisqu'il s'agit d'une seule entrevue,  
J'y consens. Dans la tour elle sera reçue.  
Mais vous avez bien fait de parler aujourd'hui ;  
Demain j'aurais dit non.

Allant à Constantin.

Allons, cause avec lui.

Trêve à ces noirs pensers qui te rendent malade.  
Fais un peu connaissance avec ton camarade.  
Jusqu'au revoir, messieurs.

## SCENE III.

## CONSTANTIN, MIROWITZ.

MIROWITZ, à part.

Je suis donc introduit !

Achève ton ouvrage, ô Dieu ! qui m'a conduit !

CONSTANTIN.

Entre tous les récits dont la voix de ma mère  
Berçait, aux anciens jours ma jeunesse guerrière,  
Le premier que j'appris, le nom qui me frappa,  
Ce fut, je m'en souviens, celui de Mazeppa !  
Il est mort dans l'exil ; mais sa gloire éclatante  
Vit toujours dans le cœur des peuples de la tente.

On dit que ses enfans, ayant perdu leur nom,  
S'appellent Mirowitz ; comme toi, compagnon ?

MIROWITZ.

On dit vrai.

CONSTANTIN.

Tu serais issu de la famille  
De l'hetman Mazeppa ?

MIROWITZ.

Ma mère était sa fille.

CONSTANTIN.

Donne-moi donc la main, jeune homme ; un sort fatal  
Nous enchaîne tous deux loin du pays natal.  
Soit béni, toi qui rends à mon âme attendrie  
Mes plus chers souvenirs d'enfance et de patrie !  
Mais qu'es-tu venu faire ici, pauvre insensé ?  
Dans ce mortel séjour quel démon ta poussé ?  
Quel espoir...

MIROWITZ.

Le désir de plaire à la czarine.

CONSTANTIN.

Ah ! malheureux rêveur, je t'entends. Catherine  
A des philtres sans nom qu'elle sait préparer  
Pour se faire obéir, pour se faire adorer.

MIROWITZ.

Quel soupçon formes-tu ? Catherine est sensible,  
C'est vrai ; mais Orlof règne ; et si, par impossible,  
Elle lui retirait quelque jour son appui,  
Ses trois frères sont là pour régner après lui.  
Mes vœux sont plus bornés. J'espère un nouveau grade,  
Rien de plus. Mais laissons ce discours. Camarade,  
D'où vient qu'à Schlüsselbourg on se déplaît si fort ?  
Le gouverneur et toi, n'êtes-vous pas d'accord ?  
Peut-être tu combats la pitié légitime  
Que t'inspire ce prince innocent de tout crime,  
Qui depuis si longtemps prisonnier loin des siens...

CONSTANTIN.

Que me font ses malheurs ? j'ai bien assez des miens.  
 Jeune homme, tu sauras trop tôt ce que je souffre.  
 Cette fatale tour, c'est un abîme, un gouffre  
 Qui ne se lasse pas d'attirer, d'engloutir,  
 Et dont les morts eux seuls ont le droit de sortir !

MIROWITZ.

Demande un autre emploi.

CONSTANTIN.

Mes prières sont vaines,  
 Et je ne prévois pas quand tomberont mes chaînes.

MIROWITZ.

Un ministre nouveau peut les briser.

CONSTANTIN. Comment ?

Parle-t-on à la cour de quelque changement ?

MIROWITZ.

Je ne sais de ces bruits ce qu'il faut que l'on pense ;  
 Mais le comte Munich prend beaucoup d'influence.

CONSTANTIN.

Munich, ce vieux soldat si longtemps exilé,  
 Depuis six mois à peine à la cour rappelé ?  
 Comment sur Catherine a-t-il pris de l'empire ?  
 Il se devrait plus tôt au parti qui conspire ;  
 Lui, que l'impératrice Anne, de son vivant,  
 Avait fait le tuteur du jeune prince Ivan.

MIROWITZ.

Oui, mais son intérêt fut toujours sa boussole.  
 Munich tourne au pouvoir comme l'aimant au pôle.  
 C'est le chef glorieux de tous nos généraux ;  
 Mais en lui le ministre a gâté le héros.

CONSTANTIN.

Tu portes sur sa vie un jugement sévère.

MIROWITZ.

Enfin, quoi qu'il ait fait, le peuple le révère.  
 On dit que Catherine, en proclamant ce choix,  
 Rallierait les amis du feu czar Pierre trois.

CONSTANTIN.

Les amis du feu czar!

MIROWITZ.

Il en eût.

CONSTANTIN.

Je le nie.

MIROWITZ.

Sa mémoire des cœurs n'est pas encor bannie.

CONSTANTIN.

Qui lui vaudrait l'honneur d'échapper à l'oubli ?

MIROWITZ.

Il voulait retremper cet empire affaibli,  
Et de Pierre-le-Grand achever l'œuvre immense.

CONSTANTIN.

Je te dis qu'il régnait comme un homme en démence.

MIROWITZ.

Il frappait des abus qui nous seront mortels !

CONSTANTIN.

Oui. Sa main s'étendait jusque sur les autels !

MIROWITZ.

Frédéric-denx l'aimait.

CONSTANTIN.

Quel titre pour nous plaire !

MIROWITZ.

Il protégeait l'armée ; il nous traitait en père !

CONSTANTIN.

Lui ? mais à tes parens nouvellement ravi,  
Tu ne l'as donc pas vu, tu ne l'as pas servi ?  
Vêtu du même habit que Frédéric de Prusse,  
L'empereur rougissait de l'uniforme russe.  
Distract, quand devant lui passaient nos régimens,  
Il n'avait de regards que pour ses Allemands !  
Tout pour eux, rien pour nous. Ses réformes bizarres  
Choquaient incessamment notre orgueil de barbares.  
Pourquoi changer nos mœurs ? avons-nous eu besoin  
De ces nouvelles lois qu'on va chercher si loin

Pour fixer sur nos pas la victoire jalouse ?  
 Demandez au sultan ; regardez Charles-douze !  
 Un jour, écoute bien , un des plus mécontents ,  
 Un soldat sans reproche, un russe du vieux temps ,  
 Las de garder au cœur sa rage comprimée ,  
 Voulut porter au czar les plaintes de l'armée.  
 Ce père du soldat , choqué de son discours ,  
 Le repoussa trois fois ; mais , lui , parlait toujours ;  
 Alors, déshonorant sa couronne usurpée ,  
 Le czar le souffleta du plat de son épée !

MIROWITZ.

Devant tous ?

CONSTANTIN

Devant tous , tandis qu'à ses bourreaux  
 Il pouvait le livrer... et voilà ton héros !

MIROWITZ.

Ciel ! et le malheureux qui subit cet outrage  
 Qu'a-t-il fait ?

CONSTANTIN , *réprimant un mouvement.*

Je ne puis t'en dire davantage  
 Fais profit de l'histoire, et dans cette prison  
 Jamais du czar défunt ne prononce le nom !\*

MIROWITZ , *à part.*

Assassin !

#### SCENE I V.

MIROWITZ , LE GOUVERNEUR , CONSTANTIN.

LE GOUVERNEUR.

Je reçois la nouvelle tardive  
 Que le comte Munich à Schlussembourg arrive ;  
 On vient de signaler sa barque près du bord.

MIROWITZ.

Munich ?

LE GOUVERNEUR.

Oui ; quel dessein l'amène dans le fort ?

\* Mirowitz , Constantin.

Sa présence pour moi n'a rien que de sinistre !

CONSTANTIN.

Est-ce qu'il est déjà nommé premier ministre ?

LE GOUVERNEUR.

Premier ministre, lui ?

MIROWITZ.

C'était le bruit public.

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! même sous ce règne... Heureux comte Munich !

La fortune à ses vœux devait encor sourire :

Il mourra de vieillesse en gouvernant l'empire !

Allons, qu'il ait ou non reconquis le pouvoir,

C'est aux portes du fort qu'il faut le recevoir.

A Constantin.

Suis-moi. Vous, Mirowitz, restez.

Constantin et le Gouverneur sortent en causant vivement.

SCÈNE V.

MIROWITZ, *seul*.

Munich, arrive...

Voudrait-il?... oh ! non pas... la vieillesse craintive

Ne se prête jamais aux desseins généreux,

Et pour nous seconder Munich est trop heureux.

Sa famille prend part à l'œuvre vengeresse ;

Ses deux fils sont à nous. C'est assez. Le temps presse,

On peut venir ici... sans tarder montrons-nous !

Il va à la fenêtre et l'ouvre.

Sur la rive du lac une femme à genoux...

C'est elle !... c'est Naïm !... son mouchoir qu'elle agite...

Elle m'a reconnu ! Quel bonheur ! Rentrons vite.

Il agite à plusieurs reprises son chapeau ; puis il referme la  
fenêtre, redescend la scène et s'arrête devant la porte qui  
mène à la prison du Prince.

Cher prince, oh ! si ma voix pouvait percer ce mur

Et pénétrer au fond de ton cachot obscur,

Comme sur le grabat où languit ta misère

Elle irait te chercher en te disant : Espère !  
 Pauvre orphelin royal, que des ordres cruels  
 Ont privé, tout enfant, des baisers maternels,  
 Toi qui, toujours captif dans cette triste enceinte,  
 Ne sais pas ce que c'est que la nature sainte ;  
 Elevé dans la nuit quand le jour est si beau,  
 Fleur qui t'épanouis au fond de ce tombeau,  
 Attends ; l'heure s'approche où ton âme ravie  
 Connaitra le soleil, la liberté, la vie,  
 Et vainqueur, comme Dieu, de la mort et des fers,  
 Tu vas ressusciter aux yeux de l'univers !

## SCENE VI.

LE FELD-MARÉCHAL COMTE MUNICH, LE GOUVERNEUR, MIROWITZ, CONSTANTIN, DEUX AIDES-DE-CAMP DU MARÉCHAL, DES OFFICIERS DE LA GARNISON.\*

MUNICH, *au Gouverneur.*

Non, monsieur ; la czarine, et je l'en remercie,  
 Laisse à d'autres que moi gouverner la Russie ;  
 Ces mains que le pouvoir fatigua tant de fois,  
 Débiles maintenant, fléchiraient sous le poids ;  
 J'ai fourni ma carrière, et je n'ai pas envie,  
 A deux pas du tombeau, de rentrer dans la vie ;  
 Libre de tous les soins où Dieu m'a fait vieillir,  
 Un seul devoir me reste, et je viens le remplir.  
 Après, je m'abandonne à la bonté divine !  
 Monsieur le gouverneur, au nom de la czarine,  
 Dont je vous ai remis un ordre en arrivant,  
 Ouvrez-moi la prison de l'empereur Ivan.

LE GOUVERNEUR.

Excellence, à vos yeux permettez qu'on l'amène.

Il fait un signe à Constantin, qui va chercher le Prince.  
 Il habite une chambre où le jour luit à peine,

\* Constantin, Mirowitz, un Officier, Munich, le Gouverneur, autres Officiers sur le second plan.



Un lieu profond et sûr... en entrant dans la tour,  
 J'ai dû me conformer aux ordres de la cour :  
 Ils étaient rigoureux, trop rigoureux, sans doute.  
 Mais le prince conserve un parti qu'on redoute ;  
 Les ministres voulaient dormir en sûreté.  
 Je répons du captif, — et Dieu de sa santé !  
 J'adoucis toutefois sa triste destinée :  
 Souvent dans cette chambre il passe la journée,  
 Et si de la scarine on obtenait l'aveu...  
 Mais le voilà qui vient.  
 Entre le prince Ivan conduit et soutenu par Constantin.  
 Un silence.

MUNICH.

Qu'on nous laisse.

MIROWITZ, *sortant.*

O mon Dieu !

Tout le monde se retire ; les portes se ferment.

SCÈNE VII.

MUNICH, IVAN.

IVAN, *assis.*

Qui vient me visiter ?

MUNICH.

Un ami.

IVAN.

Qu'il m'excuse ;

Mais le jour m'éblouit, ma mémoire est confuse,  
 Et je ne reconnais ni ses traits ni sa voix.

MUNICH.

Je viens à Schlüsselbourg pour la première fois.

IVAN.

Alors, qui me répond que vous êtes sincère ?

MUNICH.

Les pleurs que je répands sur vos mains que je serre.

IVAN.

Des cheveux blancs... pardon, mais qui donc êtes-vous,

Vous qui me témoignez un intérêt si doux ,  
Et qui dans cette tour pouvez parler en maître ?

MUNICH.

Je vous suis dévoué du jour qui vous vit naître.

IVAN.

Quoi ! votre amour pour moi remonte à mon berceau !  
Vous avez vu briser mon sceptre de roseau ?

MUNICH.

Je ne pus empêcher cette chute cruelle.

IVAN.

Vous me serviez alors ?

MUNICH.

Et je vous fus fidèle.

IVAN.

Fidèle ! et cependant c'est une trahison  
Qui fit crouler mon trône et périr ma maison !

MUNICH.

Il est vrai.

IVAN, *se levant.*

Munich seul embrassa ma défense !

Munich fait un mouvement.

Oui, Munich. Les héros aiment toujours l'enfance.  
Ah ! j'ai maudit cent fois l'appui qu'il m'a prêté !  
On l'exila pour prix de sa fidélité ;  
Il est allé traîner sa vieillesse flétrie  
Dans l'hiver éternel qui règne en Sibérie ;  
Et celui dont la gloire est encor notre orgueil  
Sera dans un désert enterré sans cercueil.

MUNICH.

C'est lui que vous plaiguez, vous captif dès l'enfance !

IVAN.

Qui peut me dispenser de la reconnaissance ?

MUNICH.

Ah ! si son exil cesse, il reviendra vers vous !

IVAN.

Il ne peut revenir.

MUNICH.

Il est à vos genoux !

Cher prince , ah ! que pour lui votre accueil a de char-  
Reconnaissez Munich à son âge, à ses larmes ! (mes ! ,

IVAN.

Quoi ! vous seriez Munich, cet ami dont la foi...

Ils s'embrassent.

La czarine n'est donc cruelle que pour moi !

Je suis seul à souffrir des ordres qu'elle donne !

Vous êtes rappelé : c'est bien, je lui pardonne.

MUNICH.

Hélas ! prince , du trône en naissant écarté,

Vous croyez qu'on y fait toujours sa volonté,

Vous ignorez comment, par des causes sinistres ,

Un roi peut devenir sujet de ses ministres ;

Et comme ils savent vite, en l'exécutant mal ,

D'un ordre bienveillant faire un ordre fatal !

Oui , Catherine est grande et digne de l'empire ,

Mais...

IVAN.

Vous la défendez ?

MUNICH.

Dois-je donc la maudire ,

Elle qui fait cesser mon exil , qui me rend

Deux fils que sur mon cœur j'ai pressés en pleurant ,

Et qui permet enfin , pour compléter ma joie,

Qu'on ouvre cette tour et que je vous revoie ?

IVAN.

Non. La reconnaissance est pour vous un devoir.

Bénissez-la , Munich , et servez son pouvoir.

Mais quant à moi, souffrez qu'en secret je m'en plaigne.

Je ne songe à mourir que depuis qu'elle règne.

MUNICH.

Expliquez-vous.

IVAN.

Eh bien ! dans ces murs désastreux,

Quand j'ignorais son nom , j'étais... j'étais heureux !

MUNICH.

Vous?

IVAN.

Cela vous surprend?

MUNICH.

Vous, heureux?

IVAN.

Oui, moi-même ;

Moi, pauvre prisonnier déchu du rang suprême :  
 Heureux malgré mes fers, malgré mon avenir,  
 Malgré ma mère enfin, morte sans me bénir !

MUNICH.

Achevez.

IVAN.

A quoi bon ?

MUNICH, *avec prière.*

Il le faut ; je l'exige.

IVAN.

La présence d'un ange avait fait ce prodige !

MUNICH.

Une femme ?

IVAN.

Elle a fui sans espoir de retour.

MUNICH.

Et comment pouvait-elle entrer dans cette tour ?

IVAN.

C'est que j'avais alors un gardien moins sévère : (père.  
 Qui m'aimait comme un fils, que j'aimais comme un  
 Humain, ne peut-on l'être et remplir son devoir ?  
 Ecoutez-moi, Munich; vous allez tout savoir.  
 J'avais seize ans, miné par une fièvre lente.  
 J'étais comme lié sur ma couche brûlante ;  
 Je me sentais bien faible et j'en étais joyeux ;  
 Car tous les prisonniers savent que dans les cieux,  
 Dieu parmi ses enfans rétablit l'équilibre,  
 Et que c'est la patrie où l'homme est toujours libre.

Aussi, tout ce que l'art m'offrait pour me guérir,  
 Moi je le refusais dans l'espoir de mourir.  
 Ladislas, ce gardien, cet ami si fidèle,  
 Quoique son arrivée alors fût bien nouvelle,  
 Voulut, pour me sauver, faire un suprême effort :  
 Un soir, mes yeux, voilés des ombres de la mort,  
 Aperçurent au fond de ma prison obscure  
 Je ne sais quelle jeune et belle créature...  
 Oh ! non... c'était plutôt quelque envoyé des cieux,  
 Qu'entourait dans sa marche un cercle radioux.  
 D'abord sa douce main essuya mon visage ;  
 Puis elle me sourit et m'offrit un breuvage,  
 Et moi, sous ses regards, perdant ma fermeté,  
 Je crus que Dieu parlait...

MUNICH.

Eh bien ?

IVAN.

Et j'acceptai.

MUNICH.

O bonheur !

IVAN.

Cette femme, ou cet être angélique,  
 De mon cher Ladislas c'était la fille unique !  
 Trois jours à mon chevet assise constamment,  
 Elle vainquit la fièvre. Et, je ne sais comment,  
 Mais ce cœur étonné reprit goût à la vie !  
 Je l'aimais comme un don de cette main chérie,  
 Et Ladislas, heureux d'avoir fait mon salut,  
 Laissa venir sa fille autant qu'elle voulut !  
 Jusque-là, mon esprit, dépourvu de culture,  
 Ignorant tout, les arts, les hommes, la nature,  
 N'avait eu d'autre maître, hélas ! que le malheur :  
 Naïm régénéra mon esprit et mon cœur.  
 Comme un aveugle à qui Dieu rendrait la lumière,  
 Elle me fit sortir de cette nuit grossière  
 Dont mes persécuteurs avaient su m'entourer.

Oh ! que j'étais heureux et fier de l'adorer,  
 Quand sa voix, déroulant des fastes pleins de gloire,  
 Des enfans de Rurick me racontait l'histoire !  
 Pauvre prince, en qui coule un sang si précieux,  
 J'ignorais jusqu'aux noms qu'ont portés mes aïeux !  
 Le tien, Pierre-le-Grand, qu'elle aimait à le dire !  
 Toi, le père ou plutôt le dieu de cet empire,  
 Puisque, créant cités, lois, armée et vaisseaux,  
 Tu l'as, en quelques jours, fait jaillir du chaos !  
 Munich, ce nom sacré trouble aussi vos entrailles ;  
 C'est lui qui vous apprit à gagner les batailles !  
 Vos exploits furent presque aussi beaux que les siens,  
 Et nous parlions de vous dans tous nos entretiens.  
 Votre fidélité nous semblait si touchante !  
 Un jour, dans ma prison elle entra rayonnante :  
 « Espérez, me dit-elle, un terme à vos revers ;  
 Celle qui vous jeta du trône dans les fers,  
 Et qui de ce tombeau scella sur vous la porte,  
 Elisabeth... — Eh bien ? — Dieu vous venge ; elle est  
 (morte.

Morte ! et vous allez vivre ; et vous serez heureux !  
 Car le sceptre est aux mains d'un prince généreux  
 Qui veut qu'on le bénisse et non pas qu'on le craigne ;  
 Et votre liberté datera de son règne ! »  
 J'attendis. Pierre trois, annoncé chaque jour,  
 Enfin, après six mois arriva dans la tour.  
 Il me vit, et ses yeux de larmes se remplirent.  
 Il revint, et bientôt nos âmes s'entendirent :  
 J'eus un ami de plus. D'où vient qu'en me quittant  
 Il m'appelait son fils ? je l'ignore, et pourtant  
 A l'espoir le plus doux mon âme était ouverte :  
 Je me croyais sauvé ; je touchais à ma perte !  
 On m'apprend tout-à-coup que cet ami n'est plus ;  
 La prison se remplit de soldats inconnus ;  
 On entraîne à mes yeux Ladislas et sa fille.  
 Ils veulent résister, mais sur eux le fer brille ;

Et moi qui n'avais pas d'armes, je suis conduit  
 Dans un cachot où règne une éternelle nuit !  
 Munich, de ce revers qui faut-il que j'accuse ?  
 A qui dois-je imputer ces rigueurs sans excuse ?  
 Quelle main me retient dans ce cachot hideux,  
 Si ce n'est pas la main de Catherine deux ?  
 Je ne la maudis pas ; vous pouvez le lui dire ;  
 Un pied dans le tombeau, convient-il de maudire ?  
 Mais, Ladislas, Naïm, quel destin est le leur ?  
 Je meurs séparé d'eux : c'est mon plus grand malheur.

MUNICH.

Pourquoi mourir ?

IVAN.

Depuis que Naïm m'est ravie,  
 Je n'ai plus d'intérêt qui m'attache à la vie !

MUNICH.

Quoi ? pas même l'espoir de la revoir un jour ?

IVAN.

Vous pourriez lui rouvrir les portes de la tour !

MUNICH.

Vous-même d'en sortir si vous étiez le maître ?

IVAN.

Qui ? moi, je serais libre ?

MUNICH.

Oui, si vous voulez l'être.

IVAN, *éperdu.*

Ah ! mon ami, mon père !... Oh ! mais, parlons plus  
 Une suite secrète, un complot, n'est-ce pas ? (bas !...  
 Oh ! libre ! A ce mot seul, mon cœur dans ma poitrine  
 Et quand ? (ne...

MUNICH.

Prince, je parle au nom de la czarine.

IVAN.

Vous ! Mais que disiez-vous alors ?

MUNICH.

La vérité.

La czarine vous fait offrir la liberté.

IVAN.

Et saurai-je à quel prix sa bonté l'évalue ?

MUNICH.

Elle est de vos destins la mattresse absolue :  
Vos jours sont dans ses mains.

IVAN.

Je ne l'ignore pas.

Parlez.

MUNICH.

Vous quitteriez pour toujours ses états ;  
Et, changeant votre nom afin qu'elle l'oublie ,  
Vous iriez en Espagne ou bien en Italie ;  
Climats aimés du ciel, dont l'aspect enchanté  
Vous rendrait le bonheur ainsi que la santé !  
Mais avant de partir, dans la chapelle sainte  
Dont le dôme s'élève auprès de cette enceinte,  
Je vous conduirai , prince, et là vous jurerez ,  
Sur le pain et le vin par un Dieu consacrés  
Sur la croix où pour nous ce Dieu sauveur expire,  
Que vous abandonnez tous vos droits à l'empire ;  
Vous dévouant vous-même au plus dur châtiment  
Si vous songiez un jour à trahir ce serment.

IVAN.

J'entends : on brisera ces chaînes que j'abhorre ;  
Mais il faut avant tout que je me déshonore ;  
Il faut que je me perde en me reconnaissant  
Indigne de mes droits et parjure à mon sang.  
Jamais !

MUNICH.

De ce mot-là ne faites pas usage.  
Jamais, en politique, est banni du langage.  
Je veux sauver vos jours, prince ; je l'ai juré,  
Et j'atteste le ciel que j'y réussirai,  
Fallût-il, abusant de votre confiance,  
D'un nom chéri de vous invoquer la puissance !



Mais pour quelques momens je suis maître en ces lieux ;  
 Venez, cher prisonnier, venez revoir les cieux.  
 Le soleil vous attend ; sous sa flamme féconde  
 L'homme se régénère aussi bien que le monde.  
 Que de fois au désert mes vœux l'ont appelé !  
 C'est l'ami du captif comme de l'exilé.  
 J'espère qu'au retour, mieux inspiré, plus sage...  
 Enfin, ne répondez, cher prince, à mon message  
 Qu'après avoir compris, devant l'immensité,  
 Tout le prix de la vie et de la liberté !

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II<sup>m</sup>.

SCÈNE I<sup>re</sup>.

IVAN, *seul*.

J'ai donc revu le ciel ! sous les voûtes d'azur  
 Je me suis enivré de lumière et d'air pur !  
 Jamais, avant l'époque où je fus privé d'elle,  
 La nature à mes yeux n'avait paru si belle :  
 Jamais les flots du lac en montant jusqu'à nous,  
 Ne m'avaient apporté des parfums aussi doux !  
 Il semblait que la terre, étonnée et ravie,  
 F'était autour de moi mon retour à la vie !  
 Oh ! comme avec adresse, avec empressement,  
 Munich a profité de mon saisissement !

- « Voyez, me disait-il, vos droits à la couronne
- « Valent-ils le bonheur que ce moment vous donne ?
- « Quoi ! vous êtes si jeune et le monde est si beau,
- « Et vous consentiriez à vivre en un tombeau !
- « Ce peuple vous oublie, imitez son exemple ;
- « Qu'est-ce qu'un roi sans trône ? Une idole sans temple !
- « Renoncez sans scrupule à des droits dangereux :
- « Le premier des devoirs pour vous, c'est d'être  
 (heureux. »

Et comme sa victoire était douteuse encore,  
 « Et Naïm ? » a-t-il dit. A ce nom que j'adore,  
 Mes larmes ont coulé, mon cœur allait fléchir...  
 J'ai voulu prendre une heure afin d'y réfléchir.  
 Quel espoir offre-t-il à mon âme éperdue !  
 A mes vœux, à mes pleurs, quoi ! tu serais rendue ,  
 Naïm ? Un nœud sacré pourrait nous engager ;  
 Je serais ton époux sous un ciel étranger !  
 Ton époux ! il n'est rien qu'à ce prix je n'oublie ;  
 L'exil auprès de toi, c'est encor la patrie !  
 Je ne balance plus : cachots silencieux,  
 Palais du prince Ivan, recevez ses adieux.

Il va s'accouder à la fenêtre ; entrent Naïm et Mirowitz.

## SCENE II.

IVAN, NAIM.

Mirowitz introduit Naïm et se retire.

NAÏM.

C'est lui !... Prince... Ah ! je meurs.

IVAN.

Ciel ! est-ce que je veille ?

Quel son de voix chéri renait dans mon oreille ?

Naïm...

NAÏM.

Prince.

IVAN.

Vivante ! oh ! pour m'en assurer,  
 Viens, viens, que sur mon cœur je puisse te serrer !

NAÏM.

Pour arriver à vous j'ai vaincu les obstacles ;  
 Et pour qui donc le ciel ferait-il des miracles ?  
 Hélas ! depuis deux ans, je l'ai bien désiré ;  
 Mais il a lui, ce jour, et tout est réparé !

IVAN.

Oh ! parle, parle encor ! pour mon âme ravie,  
 Ton regard, c'est le jour ; mais ta voix, c'est la vie !

Parle. J'ai cru d'abord en te voyant marcher,  
 Que tu n'étais qu'une ombre, et venais me chercher :  
 Pour croire à mon bonheur, que je ne puis compren-  
 (dre,  
 C'est trop peu de te voir ; j'ai besoin de t'entendre.

NAÏM.

Et comment vous parler ? Mes pleurs coupent ma voix ;  
 Vos maux...

IVAN.

Ils sont finis.

NAÏM.

Comment ?

IVAN.

Je te revois !

NAÏM.

Vous ne craignez donc plus que ce soit un mensonge ?

IVAN.

Je crois que mon bonheur a cessé d'être un songe !

NAÏM.

Prince, oh ! combien de fois, malgré ces lourds verroux,  
 Mon âme impatiente a volé près de vous !

IVAN.

Naïm !

NAÏM.

Sur l'autre rive, — hélas ! votre œil à peine  
 Peut distinguer d'ici cette rive lointaine.  
 Mais que de fois j'ai vu naître et mourir le jour,  
 Assise aux bords du lac, les yeux sur cette tour.  
 Mes pieds étaient fixés à la terre glacée ;  
 Mais qui peut dans son vol arrêter la pensée ?  
 Exilés ou captifs, sous des cieus différens,  
 Par elle on se retrouve en dépit des tyrans !  
 Je rentrais dans ces lieux pleins d'horreur, pleins de  
 Je suivais pas à pas la trace de vos larmes ; (charmes ;  
 Je vous voyais, oui, prince, oui, comme je vous vois ;  
 Je vous parlais du cœur, du regard, de la voix ;

Mon âme à cette erreur se livrait toute entière...  
 Et quand l'heure venait de rejoindre mon père,  
 Triste, je vous faisais un adieu de la main,  
 Et je disais tout bas : Je reviendrai demain !...

IVAN.

Ange envoyé du ciel!... Mais ingrats que nous sommes !  
 Ton père, le meilleur, le plus noble des hommes,  
 Tu ne m'en parles pas ?

NAÏM.

Cher prince, il vit pour vous.

IVAN.

Oh ! le courroux de Dieu s'est retiré de nous !  
 Sais-tu que pour toujours, Naïm, il nous rassemble ?  
 Vous me suivrez tous deux ; nous partirons ensemble.

NAÏM.

Partir, vous! ...

IVAN.

Ah ! c'est vrai, tu ne peux concevoir...  
 Je suis libre, Naïm !

NAÏM.

Libre, et quand ?

IVAN.

Dès ce soir.

NAÏM.

Un complot ?

IVAN.

Non.

NAÏM.

Alors, quelle grâce divine ?...

IVAN.

Munich brise mes fers au nom de la czarine.

NAÏM.

Catherine pardonne ?

IVAN.

Il faut le supposer.

NAÏM.

A des conditions...

IVAN.

Que j'allais refuser ;

Mais...

NAÏM.

Mais ?

IVAN.

Pour te revoir il fallait y souscrire ;  
J'abdique, en m'exilant, tous mes droits à l'empire.

NAÏM.

Et quelle garantie ?...

IVAN.

Elle exige un serment  
Que je vais devant Dieu prêter dans un moment.  
C'en est fait.

NAÏM, à part.

Quel revers !

IVAN.

Tu gardes le silence ?

NAÏM.

Catherine m'effraye ; elle a trop de clémence !

IVAN.

Comment ?

NAÏM.

Tant qu'on vous sait prisonnier dans ce lieu,  
Elle répond de vous aux Russes comme à Dieu.  
Prince, le peuple est là ; malheur à qui vous touche !  
Ce jour là, le lion redeviendrait farouche !

IVAN.

Le peuple ?

NAÏM.

Il vous connaît... Vos précoces malheurs,  
Même aux cœurs les plus durs, ont arraché des pleurs !  
Et ce peuple, pour qui toute infortune est sainte,  
Veille, quoique invisible, autour de cette enceinte.  
Tant que vous y serez, je ne crains rien pour vous.  
Rien. Mais si vous fuyez loin de lui, loin de nous,

Quel que soit le pays où vous songiez à vivre,  
 Catherine, à coup sûr, saura vous y poursuivre.  
 Meurtrière sans crainte, et libre cette fois  
 De se débarrasser de vous et de vos droits,  
 Sa main, qui peut de loin désigner ses victimes,  
 Consommara sur vous le plus grand de ses crimes.

IVAN.

Quel soupçon ! quelle horreur ! Non, je ne te crois pas ;  
 Munich tremperait donc dans un complot si bas !  
 J'ai vu couler ses pleurs ; Munich n'est pas un traître.

NAÏM.

La czarine est habile, et le trompe peut-être ;  
 Et pour mieux réussir, comptant sur sa vertu...

IVAN.

Mais elle-même, enfin, sur quoi l'accuses-tu ?  
 Juge-la mieux, Naïm ; on m'a dit, je veux croire  
 Qu'elle a l'ambition de régner avec gloire ;  
 Avant de se flétrir en frappant de tels coups...

NAÏM.

Elle a bien ordonné la mort de son époux !

IVAN.

Quel forfait inouï ta bouche me révèle !  
 Quoi ! l'empereur...

NAÏM.

Est mort assassiné par elle.

Vous ne le saviez pas ?

IVAN.

O vérité des cours !

J'ai cru qu'un mal subit, rebelle à tout secours,  
 De ce malheureux prince avait tranché la vie !

NAÏM.

C'est par des assassins quelle lui fut ravie !  
 Comme vous détrôné par une trahison,  
 D'abord à ses repas on mêla le poison :  
 Mais, soit que le poison eût trompé leur attente,  
 Ou bien que l'agonie à leurs yeux fût trop lente,

Comment vous retracer cette scène d'horreur ?  
 Les lâches ! huit contre un ! et pourtant l'empereur  
 Se roidit en héros contre sa destinée ;  
 On entendit le bruit d'une lutte acharnée :  
 Des cris sourds à la gorge arrêtés en passant,  
 Car ils devaient tuer sans répandre le sang !  
 Enfin, un long soupir sortit de sa poitrine...  
 Et dès le lendemain, l'heureuse Catherine  
 Faisait montrer sans honte au peuple rassemblé  
 Le cadavre du czar par son ordre étranglé. \*

IVAN.

De tout ce que j'entends mon âme épouvantée...  
 C'est cette femme, ô ciel ! que Munich m'a vantée !  
 Qui sur son avenir fixe tous les regards ;  
 Qui promet tant de gloire à l'empire des czars !  
 Naïm, il croit en elle, et sur cette assurance,  
 Je renonçais sans peine aux droits de ma naissance !  
 Mais parle, éclaircis-moi ces mystères affreux ;  
 Comment cet empereur, si bon, si généreux,  
 Qui m'appelait son fils, a-t-il, pour sa ruine,  
 Allumé tant de haine au cœur de la czarine ?  
 Quel intérêt si grand a pu lui conseiller ?...

NAÏM.

Il était sur le point de la répudier ;  
 Il proclamait son fils le fruit de l'adultère,  
 Exilait dans un cloître et le fils et la mère,  
 Et vous tirait des fers où vous avez languï,  
 Pour vous faire hériter l'empire après lui.

IVAN.

Quoi ! c'est là...

NAÏM.

Catherine, en ce péril extrême,  
 A prévenu ses coups en l'attaquant lui-même.  
 Craignez-la ; craignez tout ce qui vient de ses mains ;  
 Le conseil qui la guide est formé d'assassins.

\* Naïm, Ivan.

IVAN.

O honte ! et sous leur joug on se courbe en silence ?

NAÏM.

Fondé sur le mensonge et sur la violence,  
Ce joug inspire à tous le mépris et l'horreur.

IVAN.

Mais comment règne-t-elle alors ?

NAÏM.

Par la terreur.

IVAN.

Le peuple pourrait donc se soulever contre elle ?

NAÏM.

La mine pour sauter n'attend qu'une étincelle !

IVAN.

Et ce peuple, dis-tu, se souvient de mon nom ?

NAÏM.

Il dit que son messie habite une prison.

IVAN.

Achève. On veut tenter quelque grande entreprise :  
Vous conspirez pour moi ?

NAÏM.

Vous m'avez donc comprise !

Oui, prince ; et ce n'est pas un complot incertain,  
Un appel insensé du malheur au destin,  
Une révolte obscure et d'avance flétrie ;  
C'est l'imposant réveil de toute la patrie !

IVAN.

Moi, j'aurais tant d'amis, de vengeurs, de soutiens !

NAÏM.

Pierrè trois, en mourant, vous a légué les siens.  
Mais vous ferez justice, et son sang qui murmure...

IVAN.

Le nom des conjurés ?

NAÏM.

Voici leur signature.



Biren !

NAÏM.

Toujours prudent.

IVAN.

En croirai-je mes yeux ?

L'hetman Razumofski ?

NAÏM.

Toujours victorieux.

IVAN.

Les deux fils de Munich !

NAÏM.

Qui sauront, je l'espère,

Vous servir aujourd'hui comme autrefois leur père.

IVAN.

Des évêques !

NAÏM.

L'Église est veuve et se souvient.

IVAN.

Des marchands de Moscou !

NAÏM.

Moscou vous appartient !

IVAN.

Nobles cœurs ! qu'ai-je fait pour que pas un ne craigne ?

NAÏM.

Vous êtes malheureux et Catherine règne !

IVAN.

C'est assez ; dans leurs bras je me jette sans peur ;  
Voilà ma signature à côté de la leur.

Il signe la liste.

NAÏM.

Allons, entre eux et vous l'alliance est conclue ;  
Prince, quand aura lieu la première entrevue ?

IVAN.

Dès que soldats et chefs seront prêts à marcher.

NAÏM.

Alors cette nuit même on viendra vous chercher.

IVAN.

Je vous attends.

NAÏM.

Le plan conçu par notre zèle  
 Va vous être expliqué par un ami fidèle ;  
 Par ce gardien nouveau qu'on vous a présenté.  
 Il veille maintenant à notre sûreté.  
 Le voici.

## SCENE III.

NAÏM, IVAN, MIROWITZ.

NAÏM.

Mirowitz, le prince vient d'apprendre  
 Que son gardien nouveau mourrait pour le défendre.

MIROWITZ.

Fils des czars, pardonnez : je tremble à votre aspect  
 De pitié, de colère, et surtout de respect.  
 Souffrez qu'à vos genoux...

IVAN.

Ami, que vas-tu faire ?  
 Je ne suis pas le czar ici ; je suis ton frère.  
 Il lui serre la main.

MIROWITZ.

Naïm, voyez là-bas ce point noir qui s'étend ;  
 Un orage s'apprête ; il faut fuir à l'instant.

IVAN.

Fuir, déjà !

MIROWITZ.

Regardez.

IVAN.

Oui, la brise plus forte  
 Jette un voile écumant sur le flot qu'elle apporte.  
 Le ciel se couvre au loin d'une sombre vapeur ;  
 Peut-être est-il trop tard. Ne t'en va pas ; j'ai peur.

NAÏM.

Prince, nos conjurés, instruits de mon absence,  
Attendent mon retour avec impatience ;  
Songez qu'un mot de moi va combler leur espoir,  
Et que notre entreprise éclatera ce soir.

IVAN.

Je te confie à Dieu.

NAÏM.

Sa main va me conduire,  
Et je porte avec moi le salut d'un empire !

IVAN.

Adieu donc.

NAÏM.

Au revoir !

SCÈNE I V.

IVAN, *seul* ; puis MIROWITZ.

IVAN.

C'est mon soleil qui fuit !  
C'en est fait, le jour meurt ; je rentre dans la nuit !  
Dieu qui me l'as rendue, apaise la tourmente ;  
Fais que sur l'autre bord... Quel orage ! il augmente.  
Ce matin, quand je suis sorti de mon tombeau,  
Le ciel était si pur, le lac était si beau !  
Tempêtes, vents jaloux, épargnez ce que j'aime.  
Hélas ! de mon destin ce jour m'offre l'emblème ;  
Comme lui, j'ai d'abord ébloui l'univers,  
Et l'homme et la nature ont les mêmes revers !

(*Mirowitz, rentrant.*)

Eh bien ! cher Mirowitz, Naïm ?

MIROWITZ.

Soyez sans crainte ;  
Elle a de cette tour franchi la double enceinte,  
Et nous avons trompé les yeux de vos bourreaux.

\* Mirowitz, Ivan.

IVAN.

Ami, je n'aurai plus un moment de repos.  
O ciel ! à quels périls son dévouement l'expose !

MIROWITZ.

Prince, du sort des rois c'est Dieu seul qui dispose,  
Mais si vous remontez au rang qui vous est dû,  
Après Dieu, c'est Naïm qui vous l'aura rendu !  
Vos partisans épars n'inspiraient plus de crainte,  
Sa voix a ranimé leur cendre presque éteinte ;  
Elle a touché le cœur du peuple, des soldats ;  
Elle est de ce complot la pensée et le bras.  
Et moi, moi qui sans elle ignorerais peut-être  
Que vous devez régner, que vous êtes mon maître,  
Moi qui, de Catherine esclave obéissant,  
Servais sous ses drapeaux teints de fange et de sang,  
Si je les foule aux pieds, si je les abandonne,  
C'est que Dieu me l'inspire et que Naïm l'ordonne !  
D'un aussi libre aveu ne soyez pas surpris ;  
Ma vie était à vous ; il n'importe à quel prix !  
Mais vous êtes bien fait pour la grandeur suprême :  
Depuis que je vous vois, je vous sers pour vous-même ;  
Et j'ignore à présent s'il me serait plus doux  
De vivre pour Naïm que de mourir pour vous !

IVAN.

Quoi ! Naïm à ses vœux tient votre âme enchaînée !

MIROWITZ.

Nous devons être unis à la fin de l'année.

IVAN.

Elle vous aime donc ?

MIROWITZ.

J'ai foi dans ses sermens.

IVAN.

Naïm aurait juré... fou que je suis... tu mens !

MIROWITZ.

Je mens, prince ?

IVAN.

Ah ! douleur pour moi toute nouvelle !

Abîme de tourmens qu'un seul mot me révèle !  
 Par quel art, à quel titre as-tu surpris sa foi ?  
 As-tu, pour qu'elle t'aime, autant souffert que moi ?  
 Mais non ; de vos amours je comprends le mystère :  
 Jeune, libre, joyeux, c'est toi qui dois lui plaire !  
 Moi, misérable esclave à ma chaîne lié,  
 Je n'avais, tout au plus, de droits qu'à sa pitié !  
 Et j'ai pu me méprendre au motif qui l'inspire !  
 Ah ! que me fait le jour, la liberté, l'empire ?  
 Dans ce monde inconnu qui veut guider mes pas ?  
 Ces murs sont mon tombeau ; je n'en sortirai pas.

## SCÈNE V.

MIROWITZ, MUNICH, IVAN, CONSTANTIN.

MUNICH.

Venez; le prêtre attend, et l'heure est terminée  
 Qui devait décider de votre destinée.  
 Mon fils, d'un nom si cher j'ose vous appeler,  
 Que votre incertitude, hélas ! ma fait trembler !  
 Mais enfin, à ma voix vous vous laissez conduire ;  
 Venez, devant le Dieu qui donne et qui retire,  
 A ses suprêmes lois vous déclarer soumis,  
 Et prêter le serment que vous m'avez promis !

IVAN.

Oui, je vous ai promis, je ne puis m'en dédire,  
 De me sacrifier au bien de mon empire ;  
 Mais je veux être sûr que mes droits souverains  
 Ne seront exercés que par de nobles mains.  
 Depuis que Catherine a le sceptre et le glaive,  
 Le sang de Pierre trois crie en vain et s'élève ;  
 Est-ce que sur le trône où Dieu l'a fait asseoir,  
 La justice a cessé d'escorter le pouvoir ?  
 Pourquoi des assassins différer le supplice ?  
 Oublier leur forfait, c'est en être complice !  
 Qu'on les punisse donc, et sans perdre de temps ;  
 Alors, j'abdiquerai ; mais jusque-là, j'attends.

Il rentre dans sa prison ; Mirowitz le suit.

## SCENE VI.

## MUNICH, CONSTANTIN.

MUNICH.

Il sort, et je n'ai pas la force de le suivre ;  
 A quel étonnement sa retraite me livre !  
 Quelle réponse, ô ciel ! quel refus imprévu !  
 Quel changement en lui depuis que je l'ai vu !  
 Il songe à pénétrer ce mystère suprême,  
 Ce secret que je n'ose approfondir moi-même !  
 Vous l'avez entendu... de qui donc en ces lieux  
 A-t-il pu recueillir ces bruits injurieux ?  
 Vous ne répondez pas?... vous frémissez sans doute  
 En songeant aux malheurs que pour lui je redoute !  
 Que dire à la czarine ? elle voudra savoir  
 Les motifs d'un refus qu'elle est loin de prévoir.  
 La clémence chez elle est vertu passagère...  
 Allons, suivons ses pas ; parlons-lui comme un père ;  
 Sachons quel fol espoir il pourrait conserver ;  
 Son parti veut le perdre et je veux le sauver !

Il rentre chez le Prince.

## SCENE VII.

CONSTANTIN, *seul* ; puis LE GOUVERNEUR.CONSTANTIN, *seul*.

Seul enfin ! je respire... où va-t-il ? je l'ignore.  
 Je n'ai compris qu'un mot et je l'entends encore :  
 Il vibre à mon oreille, il me glace d'effroi...  
 Oh ! si leurs yeux maudits s'étaient fixés sur moi,  
 Sur mon front pâissant où le remords s'imprime  
 Sans doute ils auraient lu le secret de mon crime !

LE GOUVERNEUR, *entrant et lui montrant une lettre*.  
 Je te cherchais... tiens, lis.

CONSTANTIN.

Disgracié !

LE GOUVERNEUR

Tu vois !

Hier j'écris ; je me plains, je fais valoir nos droits.  
 La réponse, du moins, n'a pas été tardive ;  
 L'ordre qui me révoque aujourd'hui même arrive ;  
 On me donne trois jours pour sortir de ces lieux !

CONSTANTIN.

Catherine a signé cet ordre injurieux ?

LE GOUVERNEUR.

N'en soit pas étonné. Dans le fond de son âme,  
 Ce héros si vanté n'est qu'une faible femme ;  
 Elle impose son joug à ce peuple tremblant,  
 Et s'incline à son tour sous un maître insolent.  
 Orlof possède tout, les honneurs, la puissance ;  
 J'ai refusé mon culte à ce dieu qu'on encense,  
 Et même contre lui je me suis déclaré :  
 C'est là ce qui me perd ; mais je me vengerai !

CONSTANTIN.

Comte...

LE GOUVERNEUR.

Ah ! j'ai vu les cours et j'en ai l'habitude,  
 Mais pouvais-je m'attendre à tant d'ingratitude ?

CONSTANTIN.

Cachez votre colère et songez qu'aujourd'hui  
 Contre Orlof tout-puissant vous n'avez plus d'appui.  
 Si jamais vient le jour d'une juste vengeance...

LE GOUVERNEUR.

Ce jour est plus prochain peut-être qu'on ne pense.

CONSTANTIN.

Comment ?

LE GOUVERNEUR.

Écoute, et vois si j'ai lieu d'espérer :  
 Libre pour un moment, j'ai voulu respirer.  
 Je n'avais pas encor lu ce fatal message :  
 Je suivais en rêvant les détours du rivage ;  
 L'orage cependant grondait dans le lointain.  
 Un homme à mes regards s'est présenté soudain ;  
 Des bateliers du lac il portait le costume,

Et ses rames trempaient dans les flots blancs d'écume.  
 Je m'approche ; à ma vue il paraît interdit ;  
 Il détourne les yeux, puis se rassure et dit  
 Qu'il a sur ces rochers amené, de la ville,  
 La sœur d'un lieutenant en garnison dans l'île ;  
 Qu'il l'attend, et qu'au reste il ne peut la nommer.  
 Ce discours n'avait rien qui me dût alarmer,  
 Et pourtant le soupçon s'éveillait dans mon âme ;  
 Je devinais déjà quelque secrète trame ;  
 Car j'avais reconnu son visage et sa voix :  
 C'est un des officiers du feu czar Pierre trois.

CONSTANTIN.

Un officier ? lequel ?

LE GOUVERNEUR.

Écoute-moi, de grâce.

Je lui prends les deux mains et le regarde en face ;  
 Sa ruse et son effroi se lisaient sur son front ;  
 Tout-à-coup dans sa barque il s'élançe d'un bond,  
 Donne deux coups de rames, et sans peur d'un naufrage,  
 Confirme mes soupçons en fuyant dans l'orage !

CONSTANTIN.

Le lâche !

LE GOUVERNEUR.

Il conspirait !

CONSTANTIN.

Je ne m'étonne plus

Si Munich a du prince essuyé le refus !

LE GOUVERNEUR.

Un refus !... se peut-il ?

CONSTANTIN.

La czarine adoucie

Offrait au prince Ivan la liberté, la vie ;  
 Mais il devait prêter un serment solennel...  
 Le prêtre et les témoins l'attendent à l'autel. .

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ?...



CONSTANTIN.

Oh ! maintenant je comprends sa folie ;  
Le prince a refusé ce serment qui le lie.

LE GOUVERNEUR.

Et Munich ?

CONSTANTIN.

Sur ses pas Munich est descendu,  
Et tenez, il revient.

LE GOUVERNEUR.

Il n'a rien obtenu...

Je le vois à ses pleurs.

Munich sort de la prison du Prince et se dirige lentement  
vers le fond.

LE GOUVERNEUR.

Puis-je à votre excellence...

MUNICH.

Comte, le prince Ivan reste en votre puissance ;  
Respectez mieux en lui, pour votre propre honneur,  
La double majesté du trône et du malheur.  
Ma tâche est terminée.

Il sort.

LE GOUVERNEUR, *revenant*.

Un complot les menace,  
Plus de doute ; et moi seul j'en possède la trace !

CONSTANTIN.

Les gardes du rivage amènent devant vous  
Une femme...

LE GOUVERNEUR.

C'est elle ; il suffit... laissez-nous !

SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR, NAIM.

LE GOUVERNEUR.

Comment te nommes-tu ?

NAÏM.

Naïm.

LE GOUVERNEUR.

Tu deviens pâle?

NAÏM.

Moi ? non.

LE GOUVERNEUR.

Rassure-toi. Dans une île fatale,  
Que ce peuple craintif ose à peine approcher,  
Réponds-moi sans détour, qui venais-tu chercher ?

NAÏM.

Un ami ; le dernier qui reste à ma misère.

LE GOUVERNEUR.

Appelé ?

NAÏM.

Mirowitz.

LE GOUVERNEUR.

Ton amant ?

NAÏM.

Non, mon frère.

LE GOUVERNEUR.

C'est juste. Et tu l'as vu ?

NAÏM.

Vous aviez aujourd'hui

Permis cet entretien.

LE GOUVERNEUR.

Mais tu n'as vu que lui ?

NAÏM.

Lui seul.

LE GOUVERNEUR.

Tu repartais ?

NAÏM.

Un pêcheur m'a conduite ;

Effrayé par l'orage, il aura pris la fuite.

Sans doute, il reviendra quand le ciel éclairci...

LE GOUVERNEUR.

Ce pêcheur est un traltre et Mirowitz aussi.

NAÏM.

Comment ?

LE GOUVERNEUR.

De me tromper as-tu donc l'espérance?  
Penses-tu m'éblouir par ta feinte assurance?  
Ivan... Ce nom t'émeut ?

NAÏM.

Et pourquoi le nier ?  
N'est-il pas orphelin ? n'est-il pas prisonnier ?

LE GOUVERNEUR.

Tu rêves en lui l'empereur légitime !

NAÏM.

J'honore le malheur : Depuis quand est-ce un crime ?

LE GOUVERNEUR.

Écoute. De ce prince on veut briser les fers.  
Un complot s'est formé ; ce complot , tu le sers ;  
Et des conspirateurs messagère attitrée ,  
Leur parole avec toi dans ces murs est entrée !  
Ne le conteste pas ; tu n'as qu'un seul moyen  
De te sauver. Avoue , et ne me cache rien.  
Ton frère aux conjurés doit livrer une porte ;  
Celle du nord , du sud , comme il pourra , n'importe !  
Le prince Ivan t'a vue , et tous trois , ce matin ,  
Vous avez du grand jour réglé le bulletin.  
Suis-je bien informé ? Voyons.

NAÏM.

Ciel implacable !

LE GOUVERNEUR.

Tu ne me réponds pas ? l'évidence t'accable.

NAÏM.

Eh bien ! que tardez-vous ? Je savais en partant  
Quelles lois je bravais ; c'est la mort qui m'attend.  
Prononcez mon arrêt ; si cruel qu'il puisse être ,  
J'ai mérité mon sort en comptant sur un traître.  
Frappez donc ; je mourrai sans changer de maintien ;  
Nous avons Dieu pour nous , et vous ne saurez rien.

LE GOUVERNEUR.

A quel point les cruels ont séduit ta jeunesse !

Je ne m'en défends pas ; ton malheur m'intéresse.

NAÏM.

De la pitié pour moi ! Quoi qu'il puisse arriver,  
C'est pour votre captif qu'il en faut conserver.

LE GOUVERNEUR.

Qui te dit qu'à ses maux mon cœur soit insensible ?

NAÏM.

Vous en seriez touché ? mais non. C'est impossible.

LE GOUVERNEUR.

Et si je te prouvais que je suis en effet  
Puni de ma pitié comme d'un grand forfait ?  
Regarde.

Il lui montre l'ordre qui l'a révoqué.

NAÏM.

Orlof vous traite avec cette insolence ?

LE GOUVERNEUR.

Crois-tu qu'un tel affront mérite une vengeance ?

NAÏM, *à part.*

Quel espoir ! c'est le seul !...

(*Haut.*) Eh bien ! qu'attendez-vous ?

LE GOUVERNEUR.

Comment me venger d'eux ?

NAÏM.

En vous livrant à nous.

LE GOUVERNEUR.

Mais de votre complot la folie est notoire.

NAÏM.

Servez-le. Votre appui garantit la victoire.

LE GOUVERNEUR.

Vos amis ?

NAÏM.

Sont nombreux et partout répandus.

LE GOUVERNEUR.

De jeunes insensés et de soldats vendus ?

NAÏM.

Des Russes généreux, de tout rang, de tout âge ;

Et le nom seul d'Orlof excite leur courage.

LE GOUVERNEUR.

Connatrai-je du moins quelqu'un des conjurés?

NAÏM.

Devenez-le vous-même , et vous les connaîtrez.

LE GOUVERNEUR.

Et tu serais leur chef? C'est assez me convaincre...

NAÏM.

Je le suis pour mourir ; d'autres le sont pour vaincre !

LE GOUVERNEUR, *après un silence.*

Je ne puis au hasard livrer ainsi mon sort.

NAÏM.

Vous ne risquerez rien.

LE GOUVERNEUR.

Que l'exil et la mort.

NAÏM.

Oui, s'il fallait agir, user de violence ;

Mais nous n'avons besoin que de votre silence.

LE GOUVERNEUR.

Comment ?

NAÏM.

Si vos soldats dans nos rangs attirés ,  
Séduits à notre insu par l'or des conjurés...

LE GOUVERNEUR.

Ah ! vous avez de l'or ?

NAÏM.

Quand viendront nos cohortes,  
Criant : Vive le czar ! et leur livraient les portes ?

De quoi répondrez-vous si l'on vous a trahi ?

Que peut un général qui n'est pas obéi ?

Et d'ailleurs , résister vous sera difficile ,

Quand trois mille assiégeans...

LE GOUVERNEUR.

Ah ! vous serez trois mille ?

NAÏM.

Hésitez-vous encor ?

LE GOUVERNEUR.

Tu peux quitter ces lieux ;  
 Que Mirowitz agisse : on fermera les yeux.  
 — Ingrats, à vos dépens, vous allez me connaître ;  
 Ma vengeance s'approche et ma grandeur peut-être.

NAÏM.

Je suis libre ?

LE GOUVERNEUR.

Un moment. Sortir ainsi ? non, non.  
 Ce serait sur nous-même attirer le soupçon.  
 Il va ouvrir une porte secrète pratiquée dans la muraille et  
 en donne la clef à Naïm.

Cet escalier secret conduit jusqu'au rivage.  
 On ne te verra pas. Prends par là. Bon courage.

NAÏM.

O mon Dieu ! tous les cœurs sont en votre pouvoir !  
 Ivan régnera donc !

LE GOUVERNEUR.

A bientôt ?

NAÏM.

. A ce soir !

Elle sort par l'escalier secret. Le Gouverneur descend chez  
 le Prince.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III<sup>me</sup>.SCENE I<sup>re</sup>.

MIROWITZ, IVAN.

IVAN.

Oui, j'ai tort, j'en conviens ; ne m'en veux pas ; ou-  
 D'injurieux discours dictés par la folie ; (blié  
 J'ai tant souffert, ami, que dans cette prison,  
 J'ai senti bien souvent s'altérer ma raison.  
 Naïm était ma sœur, ma sompagne fidèle ;

Tu la dois épouser, tant mieux ; parle-moi d'elle.  
 Que son nom protecteur de mes jours et des tiens,  
 Mille fois répété, charme nos entretiens.  
 Oh ! quand ce nom céleste à mon oreille vibre !  
 Je redeviens heureux , je ris, je me crois libre !  
 Parle donc , et sois sûr que, sans être jaloux ,  
 Le frère écouterà les aveux de l'époux.  
 Dis-moi quand cet amour dans ton cœur prit naissance ?

MIROWITZ.

Dans un cercle nombreux admis en sa présence ,  
 Je l'entendis parler de vous, de vos malheurs ;  
 Son ardente éloquence électrisait les cœurs !  
 Sa beauté rappelait à notre âme ravie  
 Les sœurs des anciens dieux de la Scandinavie.  
 Au trouble qui régnait dans mes sens éperdus,  
 Je sentis que l'amour...

IVAN.

Ami, n'en parlons plus ,  
 C'est assez ; du complot , n'as-tu rien à me dire ?  
 Que me fait votre amour ? Parle-moi de l'empire.  
 C'est là le digne objet de mes soins, de mes vœux.  
 Tout va-t-il dans ces murs ainsi que tu le veux ?

MIROWITZ.

Oui, prince, et cependant une crainte m'agite :  
 Tantôt le gouverneur vous a rendu visite ;  
 Que voulait-il vous dire et dans quel intérêt ?...

IVAN.

Tu n'as plus à le craindre , il sait notre secret.

MIROWITZ.

Lui !

IVAN.

Sans doute.

MIROWITZ.

O malheur ! Alors plus d'espérance !

IVAN.

Pourquoi ?

MIROWITZ.

Tout est perdu !

IVAN.

Mais il prend ma défense ;  
Il nous sert, Mirowitz !

MIROWITZ.

Ah ! de cet entretien ,  
Prince, faites-moi part, et n'en omettez rien !

IVAN.

Quel miracle a produit ce changement suprême ?  
J'en suis, je l'avouerai , surpris comme toi-même ;  
Mais enfin, il sait tout, et loin de me trahir,  
Il m'est venu jurer qu'il voulait me servir.

MIROWITZ.

Et ses conditions ?

IVAN.

Il n'en a fait aucune ;  
Il s'en rapporte à moi du soin de sa fortune.

MIROWITZ.

Qui pouvait espérer un si pur dévouement ?

IVAN.

Si vous voulez régner, m'a-t-il dit seulement,  
Eteignez des partis la fureur meurtrière,  
En proclamant d'abord une amnistie entière.  
Surtout n'attirez pas l'œil imprudent des lois  
Sur les derniers momens du feu czar Pierre trois.

MIROWITZ.

Qu'entends-je ? Ah ! son audace a droit de me con-  
Qu'avez-vous répondu ? (fondre.)

IVAN.

Ce qu'il fallait répondre !  
Qu'un pardon généreux entrât dans mes desseins ;  
Mais que j'en acceptais...

MIROWITZ.

Qui donc ?



IVAN.

Les assassins !

Sais-tu que l'empereur, touché de ma misère ,  
Reconnaissait mes droits, et devenait mon père ;  
Qu'à régner après lui j'allais être appelé ?  
C'est à cause de moi qu'il est mort étranglé !  
Et je pardonnerais ! et roi pusillanime,  
Ma main des meurtriers couronnerait le crime ?  
Ils mourront. Quels qu'il soient, le conseil en est pris ;  
Je ne veux être libre et régner qu'à ce prix.

MIROWITZ.

Ah ! de tels sentimens sont loin de me surprendre ;  
D'un cœur comme le vôtre on les devait attendre ;  
Mais en les exprimant devant le gouverneur...

IVAN.

Eh bien ! explique-toi...

MIROWITZ.

Dieu vous garde, seigneur.

IVAN.

Quoi ! de la vérité craindrait-on de m'instruire ?  
Qu'ai-je donc fait ?

MIROWITZ.

Hélas ! ce que je puis vous dire ,  
C'est que le gouverneur, après vous avoir vu ,  
A trouvé pour partir un motif imprévu.  
Il est à Pétersbourg !

IVAN.

Ainsi donc , c'est un traître ?

MIROWITZ.

Prince, rien n'est prouvé, je me trompe peut-être.  
—Le jour baisse ; c'est l'heure où dans son sein ver-  
La mer étincelante attire le soleil ; (meil  
Des flots de pourpre et d'or inondent l'étendue ;  
Qu'un spectacle si beau charme encor votre vue.  
Allez, prince.

IVAN.

A bientôt !

## IVAN DE RUSSIE.

## SCENE II.

MIROWITZ, *seul.*

Ciel ! que m'a-t-il appris ,  
 Comment notre secret a-t-il été surpris ?  
 Le gouverneur sait tout ! Par qui ? sur quels indices ?  
 Dans quel espoir au prince offrait-il ses services ?  
 Dois-je le demander ? il est ambitieux ,  
 Et tous les scélérats se haïssent entre eux.  
 N'en doutons pas. Orlof, dans son orgueil sauvage ,  
 Aura blessé ce cœur plein de fiel et de rage ;  
 Il voulait se venger : bonheur inattendu !  
 Son appui nous sauvait, mais nous l'avons perdu...  
 De tout nos ennemis maintenant c'est le pire.  
 O ciel ! pourquoi le prince est-il allé lui dire...  
 Eh bien ! Dieu l'inspirait, ce prince généreux :  
 Pour lui rendre le trône où l'appellent nos vœux ,  
 Il ne faut que des cœurs dévoués à sa gloire ;  
 Un traître, en la servant, flétrit une victoire.  
 Qui vient ici ? c'est lui, déjà !

## SCENE III.

MIROWITZ, LE GOUVERNEUR, *qui entre préoccupé.*LE GOUVERNEUR, *sans voir Mirowitz.*

Fatalité !

MIROWITZ.

Par de secrets combats il paraît agité.

LE GOUVERNEUR.

C'est vous ! Que fait le prince ?

MIROWITZ.

Avec impatience  
 Il attendait, seigneur , la fin de votre absence,  
 Je vais le prévenir de votre prompt retour.

LE GOUVERNEUR.

Restez ! Où donc est-il ?

MIROWITZ.

Sur le haut de la tour

De là son œil embrasse une immense étendue ;  
 Faible distraction qu'il a longtemps perdue !  
 Vos ordres, grâce au ciel , sont devenus plus doux ;  
 Vous-même avez permis...

LE GOUVERNEUR.

C'est bien ; retirez-vous.

MIROWITZ.

Mais , comte , au prince Ivan j'ai promis de l'attendre.

LE GOUVERNEUR.

Mais je veux lui parler, et lui seul doit m'entendre.  
 Laissez-nous.

MIROWITZ, *sortant*.

Il le faut.

SCÈNE IV.

LE GOUVERNEUR, *seul*.

Qui l'eût pensé jamais ?

Il faut servir encor ce pouvoir que je hais !  
 Orlof a triomphé ; son étoile insolente  
 M'emporte malgré moi dans sa route sanglante.  
 C'est toi qui l'as voulu, fantôme d'empereur,  
 Faible enfant, déjà plein de haine et de fureur,  
 Qui par tes conseillers, entraîné vers ta perte,  
 Repousses ma bonté qui t'allait être offerte,  
 Et parles de venger des morts indifférens,  
 Au lieu de t'assurer la faveur des vivans.

SCÈNE V.

CONSTANTIN, LE GOUVERNEUR.

En entrant, Constantin dépose une lampe sur la table.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ! mon brave ami, mon lieutenant fidèle,  
 As-tu bien visité l'île et la citadelle ?

CONSTANTIN.

Tout est calme.

LE GOUVERNEUR.

Et toi-même , es-tu mieux disposé ?

CONSTANTIN.

Depuis votre départ, Dieu m'a favorisé.

LE GOUVERNEUR.

Comment ?

CONSTANTIN.

Oh ! la faveur vous paraîtra légère.  
Ce n'est rien qu'une lettre.

LE GOUVERNEUR.

Écrite par ta mère ?

CONSTANTIN.

Vous le saviez ?

LE GOUVERNEUR.

Son sort m'intéresse toujours.

CONSTANTIN.

Mon absence, dit-elle, abrégera ses jours.  
Tous les matins, au seuil de sa maison chérie,  
Seule, elle vient s'asseoir, regarde au loin, et prie ;  
Elle a depuis cinq ans vainement attendu ;  
Il ne reparait pas le fils qu'elle a perdu.  
Avant que je réponde à son triste message,  
Qu'avez-vous fait pour moi pendant votre voyage ?  
A fléchir Catherine avez-vous réussi ?  
Permettra-t-elle enfin que je sorte d'ici ?

LE GOUVERNEUR.

Catherine me rend sa faveur toute entière ;  
Et toi, tu reverras ta patrie et ta mère.

CONSTANTIN.

Vous auriez obtenu !... comment ? par quel moyen ?  
Qui vous a réunis ?

LE GOUVERNEUR.

Son intérêt, le mien.

CONSTANTIN.

Elle, qui ce matin, signait votre disgrâce !

LE GOUVERNEUR.

Elle ignorait encor le coup qui la menace.  
Oui, dans ce palais plein d'avidés serviteurs,

D'insolens débauchés, et de lâches flatteurs,  
 Esclaves enrichis des dons de la czarine,  
 Et qui partageraient à coup sûr sa ruine,  
 Nul n'avait de soupçons, nul n'était informé  
 Que demain Ivan six dût être proclamé !  
 J'avais pour n'en rien dire un motif légitime ;  
 Et pourtant à ses yeux j'ai signalé l'abîme,  
 Je l'ai dû, Constantin ; dans ce jour hasardeux,  
 La foudre en la frappant nous écrasait tous deux.

CONSTANTIN.

Tous deux ?

LE GOUVERNEUR.

Ne sais-tu pas ce qu'il faut que tu craignes ?  
 Ce malheureux Ivan, captif depuis trois règnes,  
 N'avait pas, à lui seul, un parti bien nombreux,  
 Les amis du feu czar l'ont rendu dangereux.  
 Empereur, non pour lui, mais pour servir leurs haines,  
 Il quitterait nos fers pour entrer dans leurs chaînes ;  
 Et le premier exploit qu'ils en ont exigé,  
 C'est que de Pierre trois le meurtre fût vengé.

CONSTANTIN.

O ciel ! mais en effet, tantôt en ma présence...

LE GOUVERNEUR.

Pouvions-nous avec lui former une alliance ?  
 Non ! Catherine seule, en cette extrémité,  
 Nous offrait un asile ; et je m'y suis jeté.  
 Ses torts, elle en convient ; pour moi je les oublie,  
 Et l'enfer a reçu le pacte qui nous lie.

CONSTANTIN.

Ah ! je prévois le but de ce fatal accord ;  
 Ivan... vous vous taisez... vous préparez sa mort !  
 Je n'y serai pour rien.

LE GOUVERNEUR.

Quel vertige l'entraîne ?  
 Reçois mon compliment, gouverneur de l'Ukraine.

CONSTANTIN.

Gouverneur, moi !

LE GOUVERNEUR.

Ce titre a de quoi te flatter ;  
Mais avant de partir il faut le mériter !

CONSTANTIN.

Jamais.

LE GOUVERNEUR.

Réjouis-toi, Constantin ; voici l'heure  
D'annoncer ton retour à ta mère qui pleure !  
En entrant dans ces murs tu juras hautement...

CONSTANTIN.

Ah ! ne l'invoquez pas, cet horrible serment ;  
Le voici, tel qu'il fut prononcé pour ma perte :  
« Si jamais un parti venait à force ouverte  
« Réclamer le captif à mes mains confié,  
« Je le poignarderais, sans délai, sans pitié... »  
Mais l'entreprise est sue, et déjà, sans nul doute,  
Tous les conspirateurs sont en pleine déroute,  
Il suffit que leurs chefs soient arrêtés sans bruit ;  
Nous ne les verrons pas...

LE GOUVERNEUR.

Ils viendront cette nuit.

Sais-tu que la révolte en tous lieux est semée,  
Quelle a l'appui du peuple et partage l'armée,  
Qu'ils sont plus de trois mille et tous prêts au combat,  
Qu'ils comptent dans leurs rangs les premiers de l'état,  
Et qu'enfin une lutte à ce point engagée  
Ne peut se terminer qu'en bataille rangée ?  
Je te dis qu'ils viendront ; l'ombre envahit les cieux !  
L'heure approche. Arrêter les chefs des factieux,  
A quoi bon ? dans ses fers rêvant le rang suprême,  
Le chef des factieux, c'est Ivan six lui-même.  
C'est lui qui doit périr. Tant qu'il vivra, son nom  
Servira d'étendart à la rébellion.  
On pouvait l'épargner s'il eût vécu tranquille,

Mais il souffle le feu de la guerre civile,  
 Il ne recule pas à cet aspect affreux  
 De frères, de parens qui s'égorgent entre eux ;  
 Il pousse la Russie au penchant d'un abîme ;  
 Qu'il périsse ! il le faut. Sa mort est légitime,  
 Et le bras inconnu qui portera les coups  
 Aura sauvé l'état, l'impératrice — et nous.

CONSTANTIN.

Ah ! de quelque projet qu'Ivan soit coupable,  
 N'attendez pas de moi ce service effroyable ;  
 Catherine me fait gouverneur à ce prix !  
 Elle a donc pour son peuple un bien profond mépris.  
 Il le mérite trop !... Connaissez ma faiblesse.  
 Tenez, mon prisonnier malgré moi m'intéresse...  
 Et je le frapperais sans armes, endormi !...  
 Mais ayez donc pitié de moi, sinon de lui.  
 Témoin de mes douleurs, profondes, infinies,  
 Vous savez quel secret cache mes insomnies ;  
 Je vous ai dit pourquoi j'ai la vie en horreur ;  
 Je vous ai dit pourquoi la nuit me faisait peur.  
 Non ! ce n'est point mensonge, illusion ni rêve ;  
 Le sol tremble, il s'entr'ouvre, un fantôme s'élève !  
 Il me montre son cou par nos ongles meurtri ;  
 De sa bouche écumante il sort un faible cri,  
 Et sur l'affreux bandeau qui ceint son front livide,  
 Je lis en traits de feu : Malheur au régicide !  
 Ah ! ne redoublez pas ce supplice odieux ;  
 Un spectre est déjà trop, ne m'en donnez pas deux !  
 Allez, et que le ciel sauve votre victime !  
 Je refuse vos dons, qui sont le prix d'un crime.  
 Périssent la czarine et son fils et l'état !  
 Je ne veux pas commettre un autre assassinat !...

LE GOUVERNEUR.

Ivan régnera donc ! il faut qu'on s'y prépare ;  
 Je vois qu'en sa faveur le destin se déclare,  
 Puisque la czarine , en ces tristes momens ,

Les amis les plus sûrs trahissent leurs sermens.  
 Je lutterais en vain ; allons, je me résigne.  
 Souviens-toi cependant par quel exploit insigne.  
 Ce nouvel empereur, racheté du tombeau,  
 Doit signaler au monde un triomphe si beau !  
 On ira, sous la pierre où nous l'avons placée,  
 Chercher du dernier czar la dépouille glacée.  
 Tous ceux qui par sa mort avaient été vengés,  
 En face de ce cercueil seront interrogés ;  
 Son ombre te poursuit dans tes rêves funestes ;  
 Et que sera-ce donc quand tu verras ses restes ?  
 C'en est fait ! sur ton front courbé par la terreur,  
 La vérité luira dans toute son horreur ;  
 Tu l'avoueras !

CONSTANTIN.

Qui ! moi ?

LE GOUVERNEUR.

De ta bouche timide,

Tu laisseras tomber l'aveu du régicide,  
 C'est moi qui le prédis !

CONSTANTIN.

Malheur !

LE GOUVERNEUR.

Connais ton sort.

CONSTANTIN.

C'est la mort, taisez-vous !

LE GOUVERNEUR.

C'est bien pis que la mort !

Cent fois tu l'as bravé au milieu des batailles ;  
 Mais voir sur un brasier palpiter ses entrailles,  
 Et qui sait ! vivre encor quand des bourreaux joyeux  
 En jetteront la cendre aux quatre vents des cieux !

CONSTANTIN.

Cet homme ou ce démon ne veut donc pas se taire ?

LE GOUVERNEUR.

Je ne te parle pas du destin de ta mère.



CONSTANTIN.

C'en est trop !

LE GOUVERNEUR.

Et pourtant, Dieu sait s'il est cruel !

Sur sa maison détruite on sèmera du sel ;

Son nom sera maudit, sa vieillesse flétrie !

Elle ira terminer ses jours en Sibérie.

CONSTANTIN.

Ma mère !

LE GOUVERNEUR.

C'est la loi ; nul n'y peut échapper.

Elle meurt, et par toi.

CONSTANTIN.

Je suis prêt à frapper !...

IVAN, *en dehors.*

Mirowitz !

CONSTANTIN.

C'est sa voix ! où fuir ?

LE GOUVERNEUR.

Par-là !

SCÈNE VI.

NAÏM, *seule*; puis IVAN.

NAÏM, *entr'ouvrant la porte secrète.*

Personne !

J'avais cru distinguer... non, c'est l'heure qui sonne.

Allons. Comment le voir ? ô Dieu ! sois mon appui ,

Guide mes pas tremblans.

IVAN, *entrant\**.

Mirowitz !

NAÏM.

Ah ! c'est lui !

IVAN.

Toi, Naïm... quel bonheur ?

NAÏM.

Vous saurez tout : silence !

\* Ivan , Naïm.

Venez, de vos gardiens trompons la vigilance ;  
 Mon père,—il pourra donc vous presser dans ses bras,  
 Et quelques amis sûrs vous attendent en bas.  
 Ils gardent notre barque à l'ombre d'une roche ;  
 Allons, vous êtes libre, et votre règne est proche !  
 Marchons, prince !

IVAN.

Naïm, ce n'était pas ainsi  
 Que les amis d'Ivan voulaient venir ici.  
 Les armes à la main, disait-on?...

NAÏM.

Et qu'importe ?

Je n'avais pas alors la clef de cette porte.  
 Par qui, dans quel moment, Dieu l'a mise en ma main,  
 Vous le saurez bientôt : fuyons par ce chemin,  
 Nos plans ont dû changer.

IVAN.

Naïm !...

NAÏM.

La nuit est sombre :  
 Sur l'autre bord du lac on s'assemble dans l'ombre ;  
 Vos généraux sont prêts et brûlent de vous voir ;  
 Le peuple vous attend : remplissez son espoir ;  
 Suivez-moi. Cette nuit qui finit nos misères  
 S'achèvera pour vous au palais de vos pères !

IVAN.

Naïm, je reconnais des soins si généreux :  
 Avec quel dévouement tu sers un malheureux !  
 J'admire ton courage et je t'en remercie ;  
 Mais va : que mes amis n'exposent point leur vie ;  
 Ce sceptre que du ciel je reçus en naissant  
 Me serait odieux si j'y voyais leur sang !

NAÏM.

Prince, que dites-vous ? quelle surprise extrême !

IVAN.

Mirowitz m'a tout dit, ma sœur ; je sais qu'il t'aime ;

Je sais que votre hymen... Ah ! partez, je le veux ;  
 L'air que vous respirez est mortel pour tous deux !  
 Déjà de ce complot la czarine est instruite ;  
 Evitez son courroux par une prompte fuite ;  
 Elle vous unirait par un arrêt cruel,  
 Sur l'échafaud sans doute, et non pas à l'autel !  
 Dieu détourne de moi cette pensée affreuse ;  
 C'est à moi de mourir, à toi de vivre heureuse !  
 Va, laisse-moi.

NAÏM.

Grand Dieu ! fatal égarement !

Que s'est-il donc passé ? d'où nait ce changement ?  
 Quoi ! vous vous soumettez au sort qui vous opprime ?  
 Vous acceptez ainsi le triomphe du crime !  
 Vous trahissez l'espoir de ce peuple éploré  
 Par qui, depuis vingt ans, vous êtes désiré ?  
 Son étoile déjà semblait être éclaircie !...

IVAN.

Et que me fait à moi le peuple de Russie ?  
 Son sort est-il le mien, ses vœux sont-ils ma loi ?  
 Je n'ai rien fait pour lui ; je faisais tout pour toi !  
 Ta parole à son gré dispose de mon être ;  
 Je maudissais la vie avant de te connaître ;  
 Tu m'as parlé de Dieu, j'ai su me résigner ;  
 Tu m'as parlé de gloire, et j'ai voulu régner.  
 Ciel ! Quel moment pour moi, quelle ivresse suprême  
 De t'offrir ma couronne en te disant : Je t'aime !  
 Quand tout m'abandonnait, toi seule m'as sauvé ;  
 Viens partager ce trône où tu m'as élevé ;  
 De la vertu qui règne offre au monde l'exemple ;  
 Mon palais, grâce à toi, va devenir un temple !  
 Je n'ai plus cet espoir... un autre... ah ! j'aurais dû  
 Te cacher les douleurs de ce cœur éperdu ;  
 Mais tu pars ; pour jamais tu vas m'être ravie !  
 Il faut bien t'expliquer le secret de ma vie !  
 Epouse Mirowitz, il est digne de toi.

Soyez heureux tous deux, souvenez-vous de moi !  
 Mais qu'on ne parle plus à mon âme flétrie  
 De gloire , de bonheur , de sceptre, de patrie.  
 C'en est fait , sur ce trône où je monterais seul ,  
 La vie est le néant, la pourpre est un linceul !...  
 Des pleurs mouillent tes yeux. Abrégeons tes alarmes.  
 Adieu !

NAÏM.

Mais restez donc, et comprenez mes larmes !  
 Voyez la fausseté de vos soupçons jaloux !  
 Voyez si Mirowitz doit être mon époux !  
 Envoyé dans ces murs, grâce à son nouveau titre ,  
 Des jours de notre prince il devenait l'arbitre ;  
 Il pouvait nous ouvrir un accès dans la tour ;  
 Il m'aimait ! que vous dire ? on flatta mon amour.  
 Mon père m'y força ; troublée en leur présence ,  
 Je souffrais que mon père expliquât mon silence ,  
 Et par sa passion Mirowitz emporté,  
 Prit le vœu de son cœur pour la réalité !

IVAN.

Que dis-tu ? quel espoir dans le mien se ranime ?

NAÏM.

Et quand pour vous sauver j'aurais commis un crime,  
 En seriez-vous surpris ? mais sachez donc, cruel ,  
 Que je prendrais l'enfer pour vous donner le ciel !  
 Expliquez-vous enfin ce dévouement suprême ;  
 Regardez dans mes yeux : qui croyez-vous que j'aime ?  
 Cet amour sans limite est pourtant sans espoir.  
 Sur un trône avec vous Naïm ne peut s'asseoir ;  
 Non ! d'un titre plus beau sa tendresse est jalouse.  
 Ton ange protecteur, et non pas ton épouse ,  
 Naïm te montrera les dangers du chemin,  
 Et luira devant toi comme un flambeau divin !  
 Sa parole , as-tu dit, t'abaisse ou te relève ?  
 Eh bien ! voilà le sceptre , Ivan , voilà le glaive ;  
 Ton peuple a vers le ciel poussé des cris d'effroi.

Dernier des Romanof , éveille , éveille-toi !  
 Debout ! d'un rêve affreux que ma voix te délivre.  
 S'il est vrai que pour moi tu peux régner et vivre ,  
 Vis et règne , cher prince , et sauve , en me suivant ,  
 D'abord celui que j'aime , et puis le czar Ivan.

IVAN.

Allons ! je suis tes pas ; plus de lâches alarmes !  
 Tu me rends à moi-même ; où garde-t-on mes armes ?

NAÏM , *allant à la porte secrète.*

Au pied de ces remparts !... Fermée !... Oh ! quel soup-  
 Non , je ne puis... (çon !)

IVAN.

Eh bien ?

NAÏM.

Eh bien ! la trahison ,  
 Monstre qui veille autour des rois , et les assiège ,  
 Riait de nous dans l'ombre , et m'attendait au piège.

IVAN.

Ton père , et ses amis?...

NAÏM.

Ah ! je tombe à genoux !

Ils ont péri sans doute en combattant pour nous.

IVAN.

Écarte , au nom du ciel , cette crainte insensée.

NAÏM.

A moins qu'ils n'aient passé sur la rive opposée !

IVAN.

Pour chercher du renfort ?

NAÏM.

C'est mon dernier espoir.

IVAN , *ouvrant la fenêtre.*

Et c'est ce qu'ils ont fait ! viens écouter , viens voir :  
 Un bruit confus de pas retentit sur les grèves ;  
 L'ombre s'emplit au loin de flambeaux et de glaives.  
 Ce sont eux , plus de doute , on comprendrait leurs cris ,  
 Si la brise du lac... Attends...

Voix au dehors.

Vive Ivan six !

NAÏM.

Ab ! qu'il soit rayonnant pour l'empire et le monde,  
 Ce czar inauguré par une nuit profonde.  
 Tombez , murs odieux ! mon père , hâte-toi !  
 Longs jours à l'empereur !

Elle s'incline devant lui.

## SCENE VII.

CONSTANTIN, IVAN, NAÏM.

Constantin entre ; Naïm se cache derrière un pilier.

CONSTANTIN.

Prince Ivan, suivez-moi.

IVAN.

Je veux au gouverneur parler à l'instant même.

CONSTANTIN.

Respectez avant tout sa volonté suprême.

Il faut rentrer chez vous.

IVAN.

Ce geste menaçant...

NAÏM, à part.

Oh ! je le reconnais l'homme aux rêves de sang !

IVAN.

D'où vient que Mirowitz est si lent à paraître ?

CONSTANTIN.

On l'a chargé de fers.

IVAN.

Qu'a-t-il fait ?

CONSTANTIN.

C'est un traître !

Suivez-moi !

IVAN, faisant un pas.

Constantin, je le puis sans danger ?

NAÏM, s'élançant entre eux deux.

Ne le suivez pas , prince ; il veut vous égorger !...

CONSTANTIN.

Quelle est donc cette femme? et par quelle puissance...

IVAN.

Il voudrait m'immoler, moi qui suis sans défense,  
Moi qui dors près de lui ! reconnais ton erreur.

NAÏM.

C'est un des assassins du dernier empereur.

CONSTANTIN.

O ciel !

IVAN.

As-tu trempé dans ce meurtre exécrable ?

CONSTANTIN.

Marchons !

IVAN.

Réponds d'abord !

CONSTANTIN.

Eh bien ! je suis coupable.

Pouvez-vous me punir ?

IVAN.

Loin de moi, meurtrier !

CONSTANTIN, *tirant son épée.*

Prince, avant de dormir, vous plait-il de prier ?

NAÏM.

Mourir ! et maintenant !

CONSTANTIN.

L'heure presse.

IVAN.

Barbare !

CONSTANTIN.

N'accusez que vous seul de ce qui se prépare.  
La révolte est votre œuvre, et j'ai juré qu'Ivan  
Jamais aux révoltés n'apparaîtrait vivant.

IVAN.

Frappe au cœur, je suis prêt !

NAÏM.

Nous périrons ensemble !

Voix au dehors plus rapprochées.

Vive Ivan six !

CONSTANTIN.

Déjà ! Femme, va-t'en , ou tremble.

NAÏM.

Je ne vous quitte pas !

CONSTANTIN , *l'épée haute , marchant sur eux.*

Ce fer va t'y forcer.

NAÏM.

Arrête ! le vois-tu qui vient de se dresser ?

CONSTANTIN.

Qui donc ?

NAÏM.

Toutes les nuits , de sa sombre demeure ,  
L'ombre de Pierre trois s'élançe à la même heure.

CONSTANTIN.

Tu mens !

NAÏM.

Il cherche ici celui qui l'immola.

CONSTANTIN.

Je te dis que tu mens !

NAÏM.

Je te dis qu'il est là !...

Il se tient devant nous , immobile et livide !

Reconnais à ses flancs l'écharpe régicide...

Ah ! tu le vois enfin ! Spectre auguste et vengeur ,

Frappe ton meurtrier , défends ton successeur !

CONSTANTIN.

Czar ou demon , c'est trop , il faut rompre le charme,  
Il faut... Enfer ! où suis-je ?

Il chancelle ; Naïm qui épie ses mouvemens , lui arrache son  
épée et la présente à Ivan.

NAÏM.

Ah ! vous avez une arme !

Sire ! défendez-vous !



CONSTANTIN.

Au secours, au secours !

IVAN.

Misérable ! crois-tu que j'en veuille à tes jours ?  
 Ne tremble pas ; ce fer que ma main purifie ,  
 Je le souillerais trop en t'arrachant la vie !  
 Au rempart ! au rempart ! c'est là qu'on nous attend !  
 C'est là que mes amis meurent en combattant.  
 Allons ; justifiant l'ardeur qui les inspire ,  
 Retremper devant eux mes titres à l'empire ;  
 Je puis trouver la mort au milieu du combat ,  
 Mais ce sera la mort d'un czar et d'un soldat !  
 Naïm , tu m'as rendu ma couronne usurpée !  
 Je règne maintenant. Mon sceptre est cette épée !  
 Il sort entraînant Naïm.

## SCENE VIII.

CONSTANTIN , *seul* ; puis MUNICH.CONSTANTIN , *seul*.

Ils sortent ! trahison ! suivons-les ; je ne puis.  
 Qu'ordonnes-tu de moi , spectre affreux qui me suis ?  
 Quel que soit ton arrêt , j'y souscris , c'est justice.  
 Mais par pitié , par grâce , abrège mon supplice.  
 Prononce la sentence !... Il faut qu'au point du jour  
 On trouve mon cadavre au pied de cette tour ?  
 J'obéis ! Que l'enfer prenne enfin sa victime ?  
 Marche , accompagne-moi jusqu'au bord de l'abîme.  
 MUNICH , à la tête d'une troupe d'insurgés\* .  
 Sa prison est par-là ; mes enfans , suivez-moi !  
 Cette porte ! courez.  
 Il leur montre la prison d'Ivan , quelques conjurés y entrent.  
 Ah ! malheureux ! c'est toi !  
 Qu'as-tu fait du captif ?

CONSTANTIN.

Qui , moi ?

\* Munich , Constantin.

MUNICH.

Que va-t-il dire ?

CONSTANTIN.

Tout est perdu !

MUNICH.

Le monstre ! il est mort ?

CONSTANTIN.

Il respire !

MUNICH.

Qui l'a sauvé ?

CONSTANTIN.

Le spectre !

MUNICH.

Il me glace d'horreur !

De qui me parles-tu ?

CONSTANTIN.

Du dernier empereur !

Il est là ! sur le seuil... son doigt levé m'appelle,  
 Il m'entraîne après lui dans la nuit éternelle !...  
 Fantôme, je te suis ; montre-moi le chemin !

Il s'échappe.

## SCENE IX.

MIROWITZ, MUNICH, CONJURÉS.

MIROWITZ.

Vous, seigneur ! Ah ! vers nous vous revenez enfin !

MUNICH.

J'ai tout su par mes fils, et malgré leurs alarmes,  
 En les voyant partir j'ai demandé mes armes ;  
 Je sers votre complot sans l'avoir approuvé ;  
 Mais il fallait d'abord qu'Ivan six fût sauvé !  
 Munich, dans le combat retrouvant sa jeunesse,  
 Est entré le premier dans cette forteresse.  
 Quelques braves amis ont marché sur mes pas ;  
 Mais je ne sais, je tremble. Ivan ne paraît pas !

MIROWITZ.

Ah ! conte ! plaise à Dieu que vos craintes soient vaines !

Prisonnier dans ces murs, je n'ai vu que mes chaînes ;  
J'ignore comme vous ce qui se passe ici.

Courons au gouverneur, il peut... Mais le voici.

SCÈNE X.

LE GOUVERNEUR, MUNICH, MIROWITZ, SOLDATS,  
CONJURÉS.

LE GOUVERNEUR.

Que vois-je ? est-ce Munich qui commande ces trahîtres ?

MUNICH.

C'est moi qui viens sauver le pur sang de mes maîtres,  
Le fils des empereurs, dont voici l'étendard.

La force est dans nos mains, qu'on nous rende le czar !

LE GOUVERNEUR.

Le czar !

MIROWITZ.

Il va régner, et ce sera justice !

Vive le czar Ivan ! Mort à l'impératrice !

Rends-nous le czar, te dis-je, ou crains notre courroux !

LE GOUVERNEUR.

Vous le voulez ? eh bien ! le reconnaissez-vous ?

Sur un signe du Gouverneur, les Soldats qui l'accompa-  
gnaient s'écartent, on voit une civière sur laquelle est  
étendu le Prince Ivan ; Naïm est à genoux devant lui\*.

TOUS.

Mort !

LE GOUVERNEUR.

J'ai fait mon devoir.

NAÏM.

Sous cette voûte sombre,

Atteint d'un plomb mortel, il est tombé dans l'ombre ;

Ainsi, mon dévouement n'a pu le secourir ;

Il est mort dans mes bras, et je ne puis mourir !

Elle retombe.

\* Le Gouverneur, Ivan, Naïm, Munich, Mirowitz.

MIROWITZ.

Voilà son assassin ! Frappons-le !

MUNICH.

Bas les armes !

Enfans ! sur ce martyr ne versons que des larmes !

Allez, dispersez-vous. Sans rival désormais,

Catherine triomphe et va régner en paix.

Laissez-la sur ce trône acquis par tant de crimes ;

Dieu, l'avenir, son fils, vengeront ses victimes !

Mirowitz brise son épée.

FIN.